

Art sacré et religions 10 janvier 2020 La cité au moyen-âge en Provence-Méditerranée de 1125 à 1481.

9h00-9h45 Les différents ordres religieux, leur implantation, leur rôle et caractéristiques dans la cité provençale au moyen-âge.

9h45-10h00 Questions

10h00-10h45 L'exemple des franciscains : comment l'activité artistique de l'ordre a contribué à sa mission.

Première conférence

Les différents ordres religieux, leur implantation, leur rôle et caractéristiques dans la cité provençale au moyen-âge.

Introduction

Le cadre géographique :

La Provence comtale s'étend du Rhône au Var et est limitée au nord par la Durance, et les Alpes du Sud à partir de Sisteron. Les provinces limitrophes : au nord le Comtat Venaissin et Avignon sont au pape depuis 1274 et 1348, le Dauphiné, à l'est, au-delà du Var, le Comté de Nice, à l'ouest, le Rhône sépare la Provence du Languedoc. La capitale est en théorie Aix (entre 15 000 habitants au XIIIe s et 5 000 au XVe s, mais Tarascon (10 000 h au XIVE s) fait aussi office de capitale à partir du règne d'Alphonse d'Aragon aux environs de 1180. Arles (15 000 h) est une métropole religieuse qui décline et Marseille (30 000 h au XVe s) la ville qui monte en puissance.

Aujourd'hui : les B-d-R, le Var et les Alpes de Haute-Provence, ainsi qu'une partie du Vaucluse constituent la Provence historique.

Le cadre religieux :

La Provence religieuse comprend les archidiocèses d'Arles et Aix, les diocèses de Marseille, Toulon, Fréjus, Vence, Antibes-Grasse, Apt, Digne, Sisteron, Senez, Riez, Glandèves (Entrevaux). Dans le Comtat, on trouve les diocèses de Carpentras, la capitale, Vaison, Orange, Apt, Cavaillon, qui dépendent de l'archevêché d'Avignon. Le diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux possède de nombreuses paroisses en terre provençale. 20 diocèses, c'est beaucoup pour un petit territoire. C'est un fruit de la colonisation urbaine romaine. Pendant 70 ans, de 1309 à 1378, la papauté établit son siège à Avignon. Cette proximité pontificale au spirituel comme au temporel a une grande incidence sur l'histoire religieuse de la région.

Une caractéristique particulière à la Provence : le nombre élevé de communautés religieuses et leur ancienneté.

La première communauté masculine est fondée vers 400 par saint Honorat sur l'île de Lérins qui aujourd'hui porte son nom, en face du port de Cannes. Il s'agit d'un monachisme de type oriental, hérité des moines d'Egypte, d'Asie Mineure, du Moyen-Orient et de Grèce. Elle se rattache aux bénédictins au Xe s, tout comme le monastère de Saint-Victor de Marseille fondé par saint Jean Cassien au Ve s.

La première communauté féminine est fondée très tôt à Arles, par saint Césaire et sa sœur sainte Césarie en 534, et sa Règle servira de modèles aux futures communautés de femmes de toute la Gaule. L'exemple le plus célèbre est l'abbaye de Sainte Croix de Poitiers fondée à la même époque par sainte Radegonde, reine de France, après avoir visité le monastère d'Arles. Au Xe s elle entre dans l'ordre bénédictin.

A part Lérins, qui est une île, **tous les monastères sont créés dans l'enceinte de la cité ou proche d'elle**. Il en allait de leur protection.

Les grandes invasions, du VIe siècle au Xe siècle, vont modifier le paysage religieux, désorganiser les diocèses et anéantir la plupart des fondations monastiques.

Le Xe siècle signale le début du renouveau religieux en Provence. Peu de vestiges subsistent de cette époque. C'est véritablement à partir du XIIe et surtout du XIIIe siècle que les religieux bâtiront les constructions que nous admirons encore aujourd'hui. Le XIIIe siècle apparaît comme l'apogée de l'art monastique en Provence.

Les grands ordres religieux au Moyen-Âge en Provence : Moines, chanoines, ermites, hospitaliers et mendiants.

1-Les moines

1-1 Les bénédictins : les moines noirs.

A partir de 817 Louis le Pieux, fils de Charlemagne, impose la **Règle de saint Benoît** à tous les monastères d'Occident, sous l'impulsion du bénédictin languedocien, **saint Benoît d'Aniane** (v. 750-821). Ce dernier se réfère au grand saint Benoît de Nursie (Ombrie) fondateur d'un ordre de moines vêtus de noir, couleur de la pénitence, qui suivent sa Règle, écrite à Monte-Cassino entre Rome et Naples vers 500. Ils partagent leur vie entre la prière, chantée 7 fois par jour à l'église, y compris la nuit, la messe quotidienne, le travail manuel ou en atelier, et la vie fraternelle sous l'égide paternelle de l'Abbé, élu à vie. Ils recrutent parmi les membres de la noblesse et de la grande bourgeoisie qui émerge à cette époque. Cependant la catégorie des frères convers, illettrés, est alimentée par des personnes issues du monde agricole ou artisanal. Assez rapidement, ces monastères deviennent des puissances économiques qui font vivre tout un terroir. Avec eux, les défrichages et la bonification des marais sont intenses. Ils modifient largement le paysage et le domestique. Ils conservent également l'héritage romain et par leurs bibliothèques acquièrent une réputation de référence culturelle. On y éduque aussi des enfants qui souvent deviennent moines à leur tour mais pas toujours. Généralement, l'Abbé détient les pouvoirs de justice et le pouvoir central lui délègue des missions diplomatiques, civiles ou militaires, parfois bien éloignées de sa vocation de prière ! Certains Abbés deviennent évêques et plusieurs accèdent à la papauté, comme Urbain V, de Saint Victor de Marseille en 1362.

Les Bénédictins se répandent dans toute l'Europe, au point que le pape Jean-Paul II a déclaré saint Benoît, patron de l'Europe.

En 1125, les Bénédictins sont implantés partout en Provence.

Contemplatif par essence, l'ordre bénédictin ne s'implante jamais en ville. Cependant, les grandes abbayes ont des dépendances au cœur des cités. Montmajour et Saint-Victor sont à la lisière d'une grande ville. On peut toujours admirer les impressionnantes constructions qui attestent leur puissance spirituelle et temporelle. L'aspect fortifié de Montmajour et Saint-Victor évoque plus un château-fort qu'un lieu de prière et de paix.

L'art roman prédomine car il correspond à l'apogée de l'ordre. L'art ogival n'apparaît qu'à partir du XIVe s.

3 grandes abbayes jouent un rôle de premier plan.

Les bénédictins s'installent à **Lérins** en 1007 dans une abbaye ruinée depuis les incursions sarrasines du IXe s. En 1259, cette prestigieuse fondation compte 74 prieurés.

Ils obtiennent en 949 l'abbaye de **Montmajour**, fondée par une pieuse religieuse, Teucinde, près d'Arles. Ils occupent à la fin du Xe s l'abbaye de **Saint-Victor** à Marseille, fondée par saint Jean Cassien au Ve s. Ces deux puissantes abbayes multiplient les fondations de prieurés et obtiennent des cures, et de nombreux privilèges. Leur influence s'étend sur toute la partie sud de la France et jusqu'en Espagne ou en Italie. Ce sont les seigneurs qui alimentent les donations qui se raréfient avec l'émergence des communautés nouvelles au XIIIe s.

Si les 2 grandes abbayes-mères comptent une centaine de moines, sans compter les serviteurs et les paysans, les prieurés, qui souvent donneront naissance à de véritables villages, n'en comptent que très peu, parfois même un seul moine. En 1380, 250 moines de Saint-Victor occupent une centaine de prieurés et l'ordre compte 35 seigneureries. Ils sont à l'origine de la majeure partie des paroisses actuelles.

D'autres grandes abbayes bénédictines ont des prieurés en Provence : Cluny, l'abbaye la plus puissante d'Occident, dont un des plus célèbres abbés, saint Mayeul, est né à Valensole, près de Manosque, possède Ganagobie dès le Xe s. L'abbaye de Cendras, près d'Alès, a une fondation près de Tarascon, à Boulbon, Saint-Gilles, l'abbaye Saint-Eusèbe près d'Apt.

La branche féminine multiplie aussi les fondations mais plus tardivement : les abbayes de la Celle près de Brignoles, Saint Césaire à Arles, Saint Sauveur à Marseille, Saint Zacharie, Saint Véran d'Avignon, Saint Laurent d'Avignon, saint Jean à Cavaillon et Saint Honorat à Tarascon. Seules les filles de la noblesse y sont acceptées avec une dot. Des jeunes filles y sont élevées dans des pensionnats. Les Abbesses disputent aux Abbés un rôle de premier plan dans les affaires de la cité. A Tarascon, elles financent d'importants travaux de bonification qui font la richesse de la région, encore aujourd'hui. Notons ; qu'à l'exception de La Celle et Saint-Zacharie, les abbayes bénédictines féminines sont fondées en ville.

1-2 Les Cisterciens : les moines blancs.

Saint Robert de Molesmes et ses compagnons, issus du monde bénédictin, fondent, près de Dijon, à **Cîteaux**, en 1098, un nouvel ordre appelé à un grand avenir : **les cisterciens**, vêtus de laine couleur écrue. Ils mettent l'accent sur une plus grande pauvreté face à l'enrichissement des bénédictins, un goût plus prononcé pour le travail de la terre et un plus grand dépouillement architectural. L'ordre est très hiérarchisé et plus démocratiquement administré. Il rayonne sur l'Europe entière et se pose en concurrent de l'ordre bénédictin.

La Provence comptera 3 abbayes-filles de **saint Bernard** (1090-1153), moine cistercien qui développera l'ordre de façon spectaculaire : Le Thoronet (1136) dans le Var, Silvacane (1144), près d'Aix et Sénanque (1148), toujours habitée par les moines.

La branche féminine se développe aussi avec l'abbaye de Gémenos (1242), près de Marseille puis à partir de 1361 dans la cité, Mollégès, près de Saint-Rémy, Sainte Catherine d'Avignon, Sainte Croix à Apt et l'Almanarre à Hyères.

Le courant monastique cistercien ne s'établit jamais en ville, sauf les moniales cisterciennes, pour d'évidentes raisons de sécurité. Il peut avoir un pied-à-terre, comme les Bernardins à Paris ou Dijon. Arles accueille un hôpital dit « de Sénanque » donné aux cisterciens par l'archevêque en 1225. On y soignait les religieux malades ou infirmes. Les cisterciennes de Mollégès gèrent à partir de 1237 l'hôpital de Beaulieu à Arles, qu'elles ont confié à des frères et sœurs laïcs.

1-3 Autres ordres monastiques.

1-3-1 Les chartreux.

En 1084, saint Bruno, écolâtre de Reims, fonde une nouvelle communauté d'ermites dans le massif de la Chartreuse. Les chartreux s'installent en Provence très tôt ; La chartreuse de Montrieux à Méounes dans le Var est fondée dès 1137, les moines y sont toujours, et en 1170, celle de La Verne, près de Saint-Tropez, toujours occupée par des sœurs de spiritualité chartreuse. A la faveur de la présence de la papauté en Avignon, les chartreux sont accueillis à Bonpas en 1320 et en 1356 à Villeneuve. Cette dernière chartreuse, appelée Val de Bénédiction, est un centre majeur d'art gothique dont le rayonnement est international.

La première fondation féminine remonte à 1145, à Prébayon près de Vaison, en terre provençale. En 1260, les sœurs chartreuses s'installent à La Celle-Roubaud. Sainte Roseline des Arcs y vivra en odeur de sainteté. On y vénère encore aujourd'hui son corps non corrompu.

Les Chartreux, pour préserver leur vie solitaire évitent les cités.

1-3-2 Chalais.

Fondé dans les Alpes, près de Grenoble à la fin du XIe s, ce petit ordre compte quelques abbayes en Provence, à Pierredon, près de Mourières, à Lure, Pailherol et Clarescombes, près de Sisteron, et à Valbonne, près de Cannes. Ses églises très dépouillées, de style roman, sont semblables à celles des cisterciens. L'ordre fuit volontairement la promiscuité des villes.

L'ordre disparaît complètement en 1318.

2-Les chanoines.

2-1 Les chanoines réguliers.

Chaque cathédrale, et chaque collégiale, possèdent un **chapitre**. Il est composé d'un collège de clercs qui assurent les 7 offices quotidiens et la messe capitulaire. Tout vêtu de blanc et d'hermine, ce corps est alimenté par les fils des bonnes familles de la noblesse et parfois de la haute bourgeoisie. La plupart des évêques en sont issus. A l'origine, et c'est encore le cas souvent au moyen-âge, les chanoines suivent une **règle, en général celle de Saint Augustin**, qui remonte au Ve s.

Ils mettent théoriquement tout en commun, y compris le vestiaire et vivent au sein du cloître une réelle vie commune. En réalité, un bon nombre de chanoines s'affranchit de ces obligations restrictives. On voit apparaître autour de la cathédrale ou de la collégiale, un quartier entier où les chanoines et bénéficiaires s'établissent dans des maisons particulières. Ils sont cependant fidèles à leurs obligations religieuses. Cette institution accueille les futurs prêtres et leur assure l'essentiel de leur formation théologique et liturgique. Elle devient une puissance considérable puisqu'au moyen-âge peu d'évêques résident réellement et que le chapitre supplée à cette absence.

Leur nombre varie selon les revenus de la messe capitulaire qui est partagée équitablement selon le grade et l'âge de chaque chanoine. Aix compte 20 chanoines, 20 bénéficiaires, qui les aident dans le service divin, et 20 serviteurs qui occupent des fonctions variées tel qu'organiste, chantre, secrétaire, servant d'autel, etc... La collégiale Sainte Marthe de Tarascon accueille 6 chanoines de Saint Augustin du prieuré de Frigolet du Xe au XVe s. Mais en 1482, le roi Louis XI, crée un chapitre de 15 chanoines, 15 bénéficiaires et 4 serviteurs.

Chaque chapitre est gouverné par un Doyen ou un Prévôt. C'est un personnage d'importance qui traite à égalité avec l'évêque. De nombreux conflits surgissent entre eux. Pendant longtemps les chanoines élisaient leur évêque, toujours issu de leurs rangs. Peu à peu l'usage se perd, au grand dam des chanoines, qui voient leur pouvoir s'amenuiser. C'est un corps stable d'environ 7000 personnes pour toute la France.

Il existe également des chapitres de **chanoinesses**, toutes nobles. Elles ne sont pas cloîtrées et certaines ne prononcent pas de vœux, peuvent quitter leur emploi et se marier. La Provence ne connaît pas de chapitre de ce type.

Certains chanoines se regroupent en **congrégations**.

La plus célèbre est celle de l'**ordre de Prémontré** qui ne possède en Provence qu'une maison à Marseille fondée en 1204 près de la rivière de l'Huveaune et rapatriée en ville en 1308 après sa destruction par des bandes armées.

En Provence, c'est la **congrégation de Saint Ruf** (1029) qui, depuis Avignon puis Valence en 1158, domine la région. 140 maisons en dépendaient dont 10 maisons en Provence et les chapitres des cathédrales d'Avignon, Aix, Arles et Orange pendant un certain temps. Cette congrégation était stricte, mais elle permettait la possession de biens aux chanoines. Les prieurés n'abritaient pas plus de 5 religieux qui desservaient des paroisses. Elle fut l'un des plus solides appuis de la réforme grégorienne au XIIe siècle.

3-Les hospitaliers.

De nombreux ordres se mettent au service des malades et des indigents. Ils sont l'expression la plus concrète de la vertu de charité due au prochain. Aussi sont-ils très appréciés des populations.

Contrairement au reste de l'Europe aucune congrégation féminine de ce type ne se rencontre en Provence. Les femmes malades sont soignées par des pieuses laïques.

3-1 Les hospitaliers au service des malades.

3-1-1 Les hospitaliers de Saint-Antoine, dits Antonins.

Dès 1100, un groupe de fidèles organise la lutte contre la maladie du Mal des Ardents, liée à l'ergot de seigle.

Des hôpitaux naissent, leur réputation devint vite universelle. Vêtus pauvrement, ils arborent sur leur manteau gris le tau de couleur bleue de leur saint patron. En 1232, l'ordre est organisé et en 1247 reçoit la Règle de Saint Augustin. Des commanderies et des préceptories se multiplient dans toute l'Europe et jusqu'en Terre Sainte.

Ils sont présents à Marseille, Avignon, Arles, Aix en 1272, Ceyreste, Pertuis, Claret et Tarascon.

3-1-2 Les hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit.

Guy (+1208), de la famille des seigneurs de Montpellier, crée vers 1170, un ordre voué au service des malades. Sa Règle est approuvée en 1198 par le pape Innocent III. L'ordre possédait 414 maisons au XVe s. Une branche féminine sera également créée.

Marseille accueillait en 1306, 6 religieuses et 12 frères.

Aix, Arles (2 hôpitaux), Marseille (maison fondée en 1188), Avignon, Brignoles sont dotés des hôpitaux de cet ordre. L'église du Saint-Esprit à Aix est construite sur un site de l'ordre et en a conservé le nom.

3-2 Les hospitaliers au service du rachat des esclaves chrétiens.

Assimilés à la fois aux chanoines et aux religieux mendiants, trinitaires et mercédaires ont une place à part dans le paysage religieux par l'originalité de leur vocation. Il existe aussi leur pendant féminin exclusivement cloîtré.

3-2-1 Les trinitaires.

Fondés par saint Jean de Matha (1154-1213), un provençal de Faucon-de-Barcelonnette, en 1198, **l'ordre de la Sainte-Trinité** consacre le tiers de ses revenus au service des chrétiens captifs des barbaresques. L'ordre comptait au XVe siècle 800 maisons. Les trinitaires portent un habit blanc avec un scapulaire de même couleur arborant une croix rouge et bleue. La congrégation assurera ensuite également une mission d'enseignement comme à Arles par exemple.

Arles fut fondé en 1200 par saint Jean de Matha, puis Marseille en 1202, Châteauneuf-les-Martigues en 1208, Tarascon en 1220 et Lorgues en 1358. Les deux couvents d'Arles et Tarascon présentent des restes importants et significatifs.

3-2-2 Les mercédaires.

En 1218, saint Pierre Nolasque (1189-1249), un languedocien, fonde **l'ordre de la Merci**, dont l'entièreté des ressources est dévolue au rachat des chrétiens, à l'instar des trinitaires. Les mercédaires revêtent un habit blanc et sur le scapulaire de même couleur arborent le blason de la famille royale de Barcelone.

L'ordre possédait une centaine de maisons au XVe s. En 1418 le couvent de Marseille est créé et en 1434, celui d'Avignon.

3-3 Les ordres hospitaliers et militaires.

Chaque ville importante resserre dans ses remparts ou à proximité, des commanderies et prieurés d'ordres militaires et hospitaliers. Leurs bâtiments imposants servent de repère dans la cité. La plus haute noblesse y est accueillie et défend le pèlerin, sert le malade, la veuve et l'orphelin. Nés durant les croisades, ces ordres deviennent des puissances financières et militaires craintes de tous les pouvoirs.

3-3-1 Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Dès 1099, lors de la prise de Jérusalem par les croisés, Gérard de Martigues, un provençal hospitalier dans l'hôpital fondé en 1050 par les marchands d'Amalfi, se met à leur service. En 1113, le pape officialise l'ordre nouvellement créé par une bulle. La prière, le service des malades et la défense de la foi, y compris par les armes, sont les buts de l'institution. De prieurés en seigneuries, l'ordre devint rapidement très riche et attira la jeunesse de la plus haute noblesse. Une branche féminine se créa également.

La Provence possède à elle seule la plus importante commanderie de l'ordre, le prieuré Saint-Gilles-d'Arles, fondé en 1113, par le bienheureux Gérard en personne, et 31 autres commanderies.

L'église de la commanderie Saint-Jean-de-Malte à Aix est la première construite en Provence dans le style gothique venu du Nord. Elle abritera bientôt les tombeaux des Comtes de Provence. C'est dire son prestige.

3-3-2 Les templiers.

Fondés en 1119 par le chevalier croisé champenois, Hugues de Payns, Les Chevaliers du Temple reçoivent leur Règle de saint Bernard en 1129. On dénombre pour la France 1170 commanderies qui tissent un réseau serré d'intérêts entre patrimoine, finances et influence spirituelle. L'ordre, dont le trésor est convoité, est supprimé en 1314 dans de tragiques circonstances. Leurs biens furent dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

L'ordre s'implante durablement en Provence à travers de nombreuses commanderies. Marseille en accueille une dès 1136 et la même année Richerenches, dans le Vaucluse. En 1143 Aix puis Arles, Orange mais aussi Ruou, près de Flayosc abritent des templiers. Innombrables sont les églises construites par l'ordre qui demeurent un témoignage éloquent de ce qui fut une des plus puissantes institutions de l'Église. Rien qu'à Tarascon on peut toujours visiter Notre-Dame de Lansac et son prieuré, Saint Thomas de Laurade et les restes de la chapelle templière de Tarascon.

3-3-3 L'ordre de Saint Lazare.

La lèpre faisant des ravages au moyen-âge, un ordre de frères se mit au service des lépreux. Il commença au XIIIe s. La Provence compta une dizaine de maisons : Marseille, Avignon, Arles (2 maisons), Aix, Apt, Carpentras, L'Isle, Valréas, Tarascon.

4-Les religieux mendiants.

Ce terme est commode pour désigner habituellement les franciscains, les dominicains, les augustins et les carmes et leurs pendants féminins, clarisses, dominicaines, augustines et carmélites. On doit y ajouter les célestins, qui eurent à Avignon un couvent très important.

Il englobe également les congrégations disparues telles que les frères pies de la Mère de Dieu et les frères du Sac ou sachets.

Cependant, le vocable « mendiant » pas très correct sauf dans le cas des franciscains, qui pratiquent en principe la haute pauvreté et ne possèdent aucun bien. En effet, dans les autres ordres, chaque communauté reçoit et gère ses biens en réel propriétaire.

Ces nouvelles communautés apparaissent à partir de deux expériences spirituelles et pastorales initiées par deux fortes personnalités, **saint François d'Assise** (1182-1226) et **saint Dominique** (1170-1221).

Elles vont bouleverser le paysage religieux de la chrétienté et marquer très tôt et durablement la Provence.

Dès le début du XIIIe s, l'émergence de nouveaux défis lancés par la société à l'Église, oblige celle-ci à apporter de nouvelles réponses, inédites. Le modèle monastique, toujours en vigueur, ne suffit plus. Il faut beaucoup plus de souplesse, d'inventivité, de réactivité pour s'adapter à ce monde en pleine mutation : création des universités, naissance du capitalisme, ascension de la bourgeoisie, émergence des communes libres, émancipation des puissances laïques, renouveau évangélique. Des hérésies nombreuses répondent à ce besoin de renouveau, dont la plus célèbre est le catharisme. L'Église est menacée dans son unité et avec elle toute la chrétienté. Les dangers menacent aussi l'Europe: les musulmans au sud, les mongols à l'est.

La réponse provient, une fois de plus, de la base : un simple laïc, marchand de draps, nommé Francesco di Bernardone et un chanoine castillan, Domingo de Guzman.

C'est en ville, et principalement dans les cités épiscopales, que les nouveaux religieux vont s'installer. Cela n'ira pas sans mal car les ordres anciens, les chapitres canoniaux et les paroisses ne voient pas d'un bon œil ces frères, aux méthodes si surprenantes et convaincantes, qui attirent tant de fidèles soustraits à leur apostolat et à leurs finances. L'installation des nouveaux venus donne lieu à des épisodes tragi-comiques et de multiples vexations, notamment financières. Cela explique que presque toujours les religieux devront se contenter, dans un premier temps de locaux mal situés, exigus et hors de la sécurité des remparts et le plus souvent inondables. C'est le cas à Aix par exemple, Marseille ou Avignon. A Tarascon, aucun couvent ne peut s'établir en ville. La minuscule île de Jarnègues, sur le Rhône, accueille, en face de la porte qui ouvre sur la cité, pas moins de 4 couvents dès le XIIIe s. Tous seront détruits par des inondations qui les contraindront à rentrer en ville au XIVe s. En même temps l'apostolat des religieux, dits mendiants, s'accommode très bien de ces nouveaux lieux d'évangélisation que sont les quartiers périphériques, où vit une population déshéritée et abandonnée par les institutions classiques de l'Église d'alors. Les frères favoriseront d'ailleurs l'élargissement des enceintes des villes par le dynamisme que crée leur présence. Les nouveaux quartiers

englobés dans la cité porteront presque toujours le nom des ordres mendiants ainsi que les portes nouvellement créées à cet effet : à Aix par exemple nous trouvons la porte et la rue des Cordeliers, la porte et le quartier des Augustins, la porte des Carmes, la place des Prêcheurs, etc... Les frères se trouvent ainsi entre ville et campagne, comme les gardiens de la cité. Il est frappant de constater que les populations ont vite compris l'intérêt spirituel et social des nouveaux arrivants.

Honnis par les bénédictins, les chapitres de chanoines et leurs amis (l'ancien monde en quelque sorte!), les mendiants sont soutenus et souvent imposés par le pouvoir comtal, la papauté et la bourgeoisie émancipée de la tutelle des grands seigneurs. Ils apparaissent comme les alliés spirituels naturels du nouveau monde social, politique et culturel. Ils seront aussi instrumentalisés par ces puissances et recevront de nombreux privilèges et des donations très conséquentes. En fin de compte cette alliance de la bure et de la finance causera bien des désagréments aux ordres nouveaux. Il faudra les réformer tous à partir du milieu du XV^e siècle, exceptés les chartreux, « jamais réformés car jamais déformés ».

On peut s'étonner de la variété des ordres qui ont tous la même prétention de proposer l'idéal de l'évangile par une vie fraternelle de conversion des mœurs, par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Nous allons donc découvrir leurs spécificités. L'offre était variée parce que les demandes l'étaient.

Globalement on peut synthétiser ce fait en notant que les franciscains et les sœurs mettaient l'accent sur une vie de pénitence vécue dans une stricte pauvreté, les dominicains en poussant les frères dans les études et la prédication, les carmes l'oraison et le culte marial, les augustins insistant sur l'étude de saint Augustin et la vie de charité.

4-1 La famille franciscaine

4-1-1 Les frères mineurs, franciscains ou cordeliers et observantins.

25 communautés ont été fondées en Provence à partir de celui d'Arles en 1219.

Voir la conférence suivante

4-1-2 Les pauvres dames, damianites, sœurs de Sainte Claire ou clarisses.

7 monastères voient le jour en Provence à partir de celui de Marseille en 1254.

Voir la conférence suivante

4-2 Les prêcheurs.

Le premier couvent de l'ordre des prêcheurs est fondé dans le sud de la France, à Toulouse en 1215, 10 ans après la fondation du monastère féminin des dominicaines de Prouille, près de Carcassonne. Saint Dominique a donc d'abord fondé la branche féminine avant celle des prêcheurs, cette dernière s'appuyant sur la prière des moniales pour le succès de leur mission. La Provence accueille les premiers frères en 1224, à Avignon. Il comptera 80 religieux dès la fin du siècle. Les couvents d'Arles et Marseille sont fondés l'année suivante, puis Sisteron (vers 1245), Tarascon (1250), Orange (1269), Aix, pourtant capitale, n'en accueille un qu'en 1272, ainsi que Grasse, Draguignan (1285), le grand couvent de Saint-Maximin en 1295, c'est une fondation royale pour garder le tombeau de sainte Marie-Madeleine et la grotte de la Sainte-Baume, Buis-les-Baronnies à la même date, Toulon (en 1304). La Provence compte donc 13 communautés de prêcheurs. On doit y adjoindre les moniales d'Aix, de fondation royale et Sainte-Praxède d'Avignon. C'est beaucoup moins en regard des 38 communautés franciscaines, sans compter les 7 monastères de clarisses.

L'ordre, contrairement aux franciscains, ne multiplie pas les communautés mais préfère volontairement les grandes structures. Chaque couvent accueille dès le départ un minimum de 14 frères, y compris 2 ou 3 frères convers. Avec le temps la moyenne s'élèvera à 40 frères ! On y trouve outre la communauté, des frères étudiants et des frères de passage. Tous les couvents se trouvent en ville. Il faut en excepter le grand couvent royal de Saint-Maximin, lieu majeur de pèlerinage, ainsi que la Sainte-Baume.

4-2-1 Les frères prêcheurs, dominicains ou jacobins.

Les frères se sont rapidement insérés dans le tissu ecclésial provençal. Fondés en Languedoc, pour lutter entre autre contre l'hérésie cathare, ils deviennent les spécialistes de la prédication savante mais aussi prophétique auprès des classes de la bourgeoisie et de la noblesse des villes. Ceux-ci les écoutent volontiers dans leurs vastes églises conçues pour bien entendre les longs sermons qui pouvaient durer plusieurs heures, le dimanche après-midi. Ils y élisent leur sépulture et sont de généreux donateurs et pourvoyeurs de vocations solides. Les études y sont à l'honneur et de vastes bibliothèques bien pourvues alimentent la formation au sein de studia réputés. Les prêcheurs sont aussi connus pour leur implication totale dans les tribunaux de l'Inquisition instaurée vers 1230. Ils deviennent les gardiens de la doctrine. Ils sont de fait les conseillers théologiques les plus écoutés des papes et des évêques. Plusieurs d'entre eux deviendront papes et évêques dont le bienheureux Louis Alemand (1390-1450), archevêque d'Arles au XIVe s. Le bienheureux André Abellon (1375-1450), provincial, artiste et réformateur de l'ordre, repose à Aix dans l'ancienne église des Prêcheurs. De grands prédicateurs ont popularisé la spiritualité dominicaine et la théologie de saint Thomas d'Aquin, tel saint Vincent Ferrer ou la sainte tertiaire Catherine de Sienne, venue à Avignon en 1378, pour ramener avec succès le pape à Rome.

Les bâtiments qui signalent la présence dominicaine sont souvent imposants. Il suffit de visiter le plus somptueux d'entre eux à Saint-Maximin. Pratiquement tous ont subsisté : à Aix (les Prêcheurs), Arles dont l'immense église atteste la puissance de l'ordre dans un couvent qui comptait au XIVe s près de 50 frères, Sisteron, Tarascon (actuel théâtre), Orange (Temple protestant) et l'église du couvent de Marseille. Le magnifique complexe d'Avignon a malheureusement totalement disparu.

Je n'en dis pas plus car une conférence spécifique vous présentera les développements de l'ordre en Provence.

4-2-2 Les moniales de l'ordre des Prêcheurs, dominicaines.

Saint Dominique fonde à Prouille, près de Carcassonne, en 1206, le premier monastère de moniales de l'Ordre des Prêcheurs, sous la Règle de Saint Augustin. Les religieuses sont des converties du catharisme que combat efficacement Dominique. La branche masculine ne sera fondée que 9 ans plus tard à Toulouse. Les moniales soutiennent par leur prière et leurs sacrifices la prédication des frères. Le second monastère est fondé à Rome.

En Provence, c'est à Marseille en 1286 ou 1287, qu'un couple de pieux laïcs d'origine lombarde, Hugues Borry et Aurimonde, fonde le premier monastère provençal dédié à Notre-Dame-de-Nazareth. Les premières sœurs sont envoyées par Prouille mais 3 sur les 4 sont issues de la noblesse provençale. Attenant au couvent des Frères, un dominicain veille sur elles.

En 1290, le comte de Provence, Charles II, édifié par la ferveur des sœurs de Prouille, décide de transférer les dominicaines de Marseille à Aix, sa capitale. Le premier couvent, à la Durane, est éloigné de 10 kms de la ville et peu sûr. En 1292, le comte fait construire un grand monastère pour 100 religieuses et 10 converses, sous les remparts de la cité, c'est aujourd'hui l'emplacement du collège Mignet. Une clause comtale oblige les sœurs à faire l'aumône aux « pauvres passants ». En 1297, le comte remet solennellement d'insignes reliques aux moniales alors que l'église est consacrée en 1298. En 1318 le monastère compte 82 religieuses. Couvent royal à l'instar de celui de Saint-Maximin pour les frères, l'idéal primitif de saint Dominique sera difficile à conserver. La communauté est riche et seules les filles de la bonne noblesse provençale ou de la riche bourgeoisie marchande y ont accès. Les moniales accueillent également des jeunes filles pour leur donner une bonne éducation. Plusieurs y prennent le voile. Elles deviennent seigneuses de Meyreuil et leurs biens s'étendent sur toute la Provence. Elles perçoivent de nombreuses taxes et impôts. Charles II aura fait de cette fondation le couvent le plus puissant de la ville. Sa fille Béatrix y sera élevée et y prit le voile quelque temps. Le roi vient régulièrement y séjourner et y reposera à sa mort dans un somptueux tombeau détruit à la Révolution.

Ce n'est qu'en 1347 qu'un autre monastère est fondé, à Avignon, par un cardinal espagnol, Gomez de Barosso, paré du titre de Sainte-Praxède. En 1409, elles s'établissent dans le palais du cardinal Pierre de la Jugie où sainte Catherine de Sienne avait eu plusieurs extases lors de son séjour en Avignon en 1378.

Il est frappant de constater, qu'hélas, ces deux communautés vont quelque peu dégénérer et les tentatives de réforme se solderont par un relatif échec, surtout à Aix où les sœurs vivront en chanoinesses séculières très éloignées de l'idéal du fondateur.

4-3 Les frères ermites du Mont-Carmel ou carmes.

Le Mont-Carmel au nord d'Israël à la frontière avec le Liban, abrite au moyen-âge des ermites qui vivent l'idéal du prophète Elie : solitude, prière silencieuse appelée oraison et travail manuel. Nés au XIIIe siècle, avec un certain croisé calabrais nommé Berthold, les frères reçoivent d'Albert de Jérusalem une Règle en 1209. La Règle définitive est donnée en 1245 par le général de l'ordre, saint Simon Stock, qui est un fervent de la Vierge Marie. Il a reçu d'elle le scapulaire de toile brune qui fera le succès de l'ordre. Les dévots de Marie s'orienteront de plus en plus vers le Carmel. Les carmes désormais portèrent sur leur robe couleur noisette, cette large bande d'étoffe de même couleur et un grand manteau blanc, couleur de Marie.

La branche féminine ne sera créée qu'en 1452 par le bienheureux Jean Soreth. Un Tiers-Ordre est également fondé pour les laïcs à la même époque.

En 1237, les carmes ont l'autorisation de s'établir en Europe, mais ce n'est qu'en 1244, que le couvent des Aygalades à Marseille est fondé. C'est la plus ancienne fondation en Europe. Une partie du bâtiment existe toujours devant la grotte des débuts. En 1248 un marchand marseillais, Géraud de Cadaillac leur octroie un legs, puis une pieuse femme leur offre une forte somme pour construire l'église en 1278. L'endroit est adapté à la vie érémitique.

Cependant, assez vite, en 1291, les frères carmes descendent fonder en ville un nouvel établissement, sur la butte qui porte toujours leur nom et où on peut voir leur église. Leur vocation se fait plus apostolique à l'instar des autres ordres mendiants. L'insistance sur les vertus de la Vierge Marie plait beaucoup en cette période de renouveau du culte marial.

En 1274, Aix accueille les carmes à la Ville des Tours, près de Notre-Dame de la Seds. Ils sont transférés en 1378 à l'intérieur des remparts au sud de la cité, c'est l'actuel passage Agar. On y voit toujours la chapelle du XIVe siècle, transformée en parfumerie, et le cloître. L'endroit est situé près de la porte Saint-Jean très fréquentée. Leur église était somptueuse et le roi René y offrira ce chef-d'œuvre, qu'est le triptyque du Buisson Ardent. Il y fait également ensevelir sa fille Blanche. Les plus grandes familles aixoises y ont leur sépulture, Urbain Aygosi par exemple, offrent un retable dédié à sainte Anne en 1470, sculpté par Audinet Stéphani, visible aujourd'hui à la cathédrale près du Buisson Ardent.

Arles accueille aussi les carmes à la fin du XIIIe siècle. Ils s'installent dans la cité, à deux pas de la primatiale en 1323 et au siècle suivant y bâtissent une magnifique église dont il reste des vestiges. Là encore les carmes attirent une clientèle aisée qui y élit sépulture.

Une dizaine de couvents sont fondés en Provence dont celui de Saint Hilaire dans le Lubéron en 1296, qui est éloigné de toute ville et assume pleinement la vocation première de l'ordre, contrainte et forcée puisque les habitants d'Apt ne les souhaitent pas dans la cité. Il leur faut attendre 1367 pour être autorisés à s'établir en ville, tout en conservant le couvent de Saint-hilaire, qui nous est parvenu intact.

A Manosque, les carmes ont construit à la fin du XIIIe siècle leur couvent en dehors des remparts comme les clarisses et les franciscains, puis en 1367 en ville pour se mettre à l'abri des bandes armées qui ravagent alors la Provence.

Les frères sont peu nombreux : 15 ou 20 pour Aix, Marseille ou Arles, mais seulement 6 à Manosque en 1367.

Aucune branche féminine ne verra le jour au moyen-âge en Provence.

4-4 Les ermites de Saint Augustin ou augustins.

Si les augustins se réclament du grand saint Augustin, dont ils ont adopté la Règle, il n'y a pas de véritable fondateur.

C'est le pape Alexandre IV qui a imposé en 1256 l'unification de divers groupements d'ermites qui vivaient selon l'esprit du grand docteur de l'Eglise. Les ermites toscans s'étaient déjà fait reconnaître par le pape Innocent IV en 1246. Le succès du nouvel ordre fut fulgurant puisqu'au XIVe siècle il comptait déjà 30 000 religieux dans 2 000 couvents. Les frères insistent sur la vie fraternelle, pauvre, la prédication et l'accompagnement spirituel. Les fraternités comptent peu de religieux. Aussi le relâchement s'est-il parfois fait sentir. Il fallut souvent réformer l'ordre. Leur habit est entièrement de couleur noire.

Une branche féminine regroupa assez vite 50 monastères mais sans clôture stricte. Sainte Claire de Montefalco au XIIIe siècle et sainte Rita au XVe siècle sont les personnalités phares de l'ordre.

Le cardinal-protecteur des augustins, Richard Annibaldi (+1276) était un intime du comte de Provence, Charles d'Anjou. Aussi très vite les religieux sont-ils arrivés en force en terre provençale. Ils y eurent une dizaine de communautés presque toutes fondées au XIIIe siècle sous l'égide de la famille comtale.

Il semblerait que Grasse soit le premier couvent d'augustins en Provence, puisque fondé l'année même de la reconnaissance de l'ordre par le pape, 1256. La comtesse de Provence, Béatrice de Savoie, les logea dans la cité en leur faisant don d'un couvent en 1286.

En 1258, soit 2 ans après leur fondation officielle, ils s'établissent à Arles dans le quartier populaire de la Roquette. L'église reconstruite en 1450, devenue paroissiale sous le nom de Saint Césaire, et une partie du cloître sont toujours visibles.

En 1260, les frères fondent à Marseille avec difficulté car 5 autres couvents de frères mendiants y ont déjà leur clientèle. C'est donc loin du centre-ville, vers l'actuelle rue d'Aubagne qu'ils s'établissent. Leur couvent est rasé en 1363, pour mieux assurer la défense de la ville. Ils achètent alors l'ancien couvent du Temple aux Hospitaliers et y bâtissent leur église toujours visible, devenue Saint-Ferréol-des-Augustins, au bord du Vieux Port. L'endroit était idéal pour attirer un public populaire lié aux activités maritimes.

En 1261, Avignon accueille une communauté dont le clocher monumental (1372-1377), encore existant, signale l'emplacement. L'église de 1345 était l'une des plus vastes de la cité papale. Luther, jeune religieux de cet ordre, y prêcha.

Les augustins arrivent à Aix entre 1274 et 1276. L'emplacement là encore était idéal car il donnait sur la route de Marseille, accès à la porte royale, entrée officielle de la capitale de la Provence, dans un quartier commerçant très actif. Aussi, les dons affluant, ils se permirent de bâtir une magnifique église, devenue un hôtel et un cloître dont on peut voir les vestiges. Le clocher, orné d'une horloge et d'un campanile typiquement provençal, est encore un repère dans le paysage urbain.

En 1281, à Castellane, le comte de Provence Charles II offre aux augustins un vaste terrain leur permettant de construire un couvent, aujourd'hui établissement scolaire catholique. Il sera à l'origine de celui de Brignoles où se trouve son château favori.

Les augustins de Draguignan, fondé en 1297, ne construisent leur chapelle qu'en 1346. Barjols au début du XIVe siècle possède encore le cloître et une belle porte de style gothique flamboyant.

En 1342, le pape Clément VI accorde la permission aux augustins de s'établir à Pernes, ancienne capitale du Comtat. 12 frères prennent possession de la maison du cardinal Gomez de Barroso.

4-5 Autres ordres mendiants.

4-5-1 Les célestins.

Cet ordre a pour fondateur saint Pierre Célestin ermite bénédictin du massif de Morrone dans les Abruzzes (v.1215-1296).

Des disciples l'obligèrent à vivre en communauté et ainsi naquit l'ordre des Ermites de Saint Damien appelés plus tard célestins, reconnu en 1259. En raison de sa sainteté les cardinaux élurent le fondateur en 1294. Il régna six mois sous le nom de Célestin V puis démissionna et mourut peu après. Il fut canonisé dès 1313 par le pape Clément V à la demande de Philippe le Bel.

L'ordre se diffusa rapidement sous une Règle composite, à la fois bénédictine et franciscaine, c'est pourquoi on le compte parmi les ordres mendiants. Il eut l'appui des rois de Naples, comtes de Provence et possédait au XIVe siècle plus de 100 maisons dont 21 en France. Leur habit était blanc assorti d'un scapulaire et d'un manteau noirs.

Une des plus célèbres fut celle d'Avignon, fondée en 1393. Fondation du pape d'Avignon Clément VII, l'église immense et somptueusement décorée ne fut jamais terminée. Commencée en 1395, elle n'était toujours pas

achevée en 1424. Le projet initial prévoyait 7 nefs ! On y voyait le tombeau du bienheureux cardinal Pierre de Luxembourg (+1387), objet d'une intense dévotion. Le pape fondateur y reposait aussi depuis 1394 aux côtés de nombreux cardinaux. On ne compte plus les œuvres d'art que recelait le monastère immense que l'on peut encore admirer. C'était le plus grand de la cité. La Révolution a anéanti ces trésors mais a conservé l'ensemble monastique.

4-5-2 Deux ordres provençaux supprimés au concile de Lyon le 17 juillet 1274.

Ce jour-là les pères conciliaires, se référant aux décrets du concile de Latran IV (1215), décrètent la suppression de nombreux ordres nouvellement créés n'ayant pas obtenus l'approbation pontificale expresse. En réalité on voulait supprimer les communautés sans propriétés, sans biens ni revenus fixes. Leurs maigres avoirs furent confisqués et alimentèrent les autres familles religieuses qui purent récupérer leurs bâtiments. Les hommes et femmes, ainsi jetés à la rue, obtinrent de rentrer dans d'autres communautés ou se maintinrent jusqu'à la fin du siècle dans une grande précarité. Deux ordres provençaux subirent ce triste sort, né de la jalousie des grands ordres protégés par les comtes et le Saint-Siège. Leur évangélisme radical était devenu trop suspect et un affront permanent pour les autres familles de mendiants. On faillit supprimer à cette occasion les carmes, les augustins et les servites de Marie.

4-5-2-1 Les frères de la Pénitence de Jésus-Christ, frères de Fenouillet, frères du Sac, sachets ou saccaires.

Leurs débuts sont modestes ; quelques frères réunis en 1248, par Hugues de Digne (+1255), le franciscain le plus fameux de l'époque en Provence, frère de la bienheureuse Douceline, inspirateur de saint Louis, modèle incontesté de sainteté. C'est à Hyères, sur le mont Fenouillet, que naît cette fraternité au radicalisme évangélique qui rappelle les débuts héroïques de la famille franciscaine. Leur habit en bure grossière, l'amour pour une pauvreté radicale, le ministère de la confession, la prédication aux gens simples, et peu à peu l'insertion en ville jusqu'à l'Université les font ressembler aux frères de saint François. Leur fondateur n'était-il pas lui-même franciscain ? Hugues appartenait au courant spirituel des frères mineurs. Il avait vécu les premiers changements annonciateurs d'une normalisation de l'ordre. Z travers cette fondation c'était comme l'esprit de Frère François qui continuait d'exister.

Son succès est fulgurant puisque l'ordre compte bientôt 111 maisons dans toute l'Europe et jusqu'en Palestine. Le Sud de la France en compte 29. La popularité des sachets irrite les franciscains et les dominicains. En Provence nous trouvons les 15 maisons suivantes : Hyères, Cuers, Porquerolles, Arles, les 2 maisons de Marseille, Toulon, Draguignan, Aix, Le Luc, Tarascon, Avignon, Brignoles, Barjols et Digne.

A Draguignan, les dominicains permirent aux frères sachets de continuer leur vie religieuse jusqu'à la mort du dernier frère en 1317. Les frères de Marseille furent relativement épargnés jusqu'en 1320 et ceux d'Avignon jusqu'en 1323. La population a soutenu les sachets et se montra très opposée à la sentence du concile de Lyon.

A Barjols et en général dans les autres maisons, c'est le pape Honorius IV Savelli (1285-1287), en personne, qui veille à leur maintien dans les meilleures conditions, jusqu'à extinction du dernier frère. Il était très mécontent du sort réservé aux sachets par les grands ordres.

La fin lamentable des frères sachets au début du XIVe siècle signale un changement de mentalité. La querelle autour du vœu de pauvreté va prendre une tournure dramatique à laquelle échappera cet ordre si attachant et si bien inséré dans la vie provençale.

L'Église obligera bientôt les communautés à posséder des biens pour les mettre à l'abri du besoin et n'être plus à charge dans des cités où leur genre de vie commence à être contesté.

4-5-2-2 Les frères de la Mère de Dieu, frères de la Pie, frères des Pies ou Blancs-manteaux.

La première trace de cet ordre se trouve à Marseille en 1260. Le frère Hugues, supérieur de ce petit ordre religieux, qui comptera 6 maisons, mais une seule en Provence, à Marseille, y reçoit une chapelle dédiée à la Vierge à Arenc, avec toutes autorisations pour y installer ses frères et vivre le charisme de sa congrégation. Or, c'est le chapitre de la cathédrale de Marseille qui appuie cette donation, face à l'évêque, qui lui soutien les frères sachets. A chacun ses frères mendiants ! Ils fondent une autre maison intra-muros en 1263 et le roi saint Louis en personne les fait venir à Paris, en même temps que les sachets !

On les appelle familièrement « frères de la Pie » ou « frères des pies » en raison de leur robe noire recouverte par un manteau blanc. C'est sous ce dernier nom, Blancs-manteaux qu'on les connaîtra à Paris.

Ils disparaissent en 1307. Leur maison est donnée l'année suivante aux chanoines prémontrés.

4-5-3 Deux fondations originales dans le sillage des ordres mendiants.

4-5-1 Les repenties.

L'initiative d'accueillir des prostituées repenties remonte à la fin du XIIe siècle. En Allemagne dès 1227 naît un ordre qui leur est spécifiquement dédié sous le patronage de sainte Marie-Madeleine.

Marseille, où la prostitution est déjà un fléau, accueille cette congrégation aux environs de 1260, place de Lorette, dans le Panier.

Les sœurs suivent la Règle de saint Augustin et les coutumes dominicaines. Elles forment à la vie religieuse celles qui souhaitent se racheter. Elles hébergent également des femmes qui désirent simplement quitter leur milieu. Ce type de maison comprend souvent une communauté masculine pour les secours spirituels de quelques frères, en général 3 prêtres et 3 convers.

4-5-2 Les béguines de Roubaud.

Cette initiative très originale est née de la prière de la bienheureuse Douceline (1214-1274), sœur du franciscain Hugues de Digne. Le frère et la sœur s'associent pour créer, qui les frères sachets, qui les béguines de Roubaud, du nom du ruisseau qui coule à Hyères, au bord duquel les sœurs sont établies.

Elles s'installèrent ensuite à Marseille alors que Hugues de Digne y créait un couvent de sachets. A la mort du frère, en 1255, la communauté des béguines prit un grand essor. Leur maison se situait près de l'actuelle Canebière, rue Longue des Capucins et comptait une vingtaine de membres. En 1357, elles se transfèrent place de Lenche dans le Panier.

Douceline choisit le terme de béguine car, dit-elle « il était humble et déplaisant à l'orgueil du monde ». Elles vécurent dans la mouvance franciscaine à la manière du Tiers-Ordre Régulier. C'est un simple lien de charité fraternel qui les lie mais qui est dit la fondatrice plus fort que toutes les règles. Un habit proche de celui des clarisses avec une cordelette les identifiaient.

Hugues et sa sœur Douceline furent ensevelis avec un immense concours de peuple dans l'église des Frères Mineurs de Marseille.

Conclusion

Les ordres religieux nés au moyen-âge, et dans les siècles qui l'ont suivi, ont marqué jusqu'à la Révolution Française, le paysage urbain, comme les communautés bénédictines et cisterciennes avaient marqué les campagnes.

Si les restes de cette histoire très riche demeurent en grand nombre, il est à déplorer la destruction ou la transformation de la plupart des édifices des ordres religieux, bien moins protégés que les églises paroissiales et à fortiori les cathédrales ou les collégiales.

A partir du XVIe siècle tous les ordres sont réformés et inscrivent dans leurs murs ces transformations. On reconstruit sans tenir compte des vénérables structures primitives. La concurrence des ordres nouveaux pousse les anciennes communautés à se moderniser pour continuer d'attirer leur clientèle. De fait la plupart des couvents médiévaux voient leur décor initial détruit à jamais et le triomphe du baroque, qui a donné tant de chefs-d'œuvre en Provence. On agrandit toujours plus les couvents au XVIIIe siècle. L'apogée du nombre de religieux se situe autour de 1730-1740. Le déclin qui s'ensuit est d'autant plus spectaculaire car rapide et irréversible.

La Révolution de 1789 anéantit pour toujours la majeure partie des communautés souvent à l'agonie, à l'exception des communautés masculines les plus ferventes et généralement les religieuses.

Certaines pourront renaître à partir de 1820 chez les femmes comme les clarisses, puis à partir de 1850 chez les hommes comme les franciscains ou les dominicains. Plusieurs sont de créations récentes, preuves de l'actualité toujours renouvelée de ces grands ordres.

Actuellement sont présentes dans la région PACA les communautés suivantes, héritières de celles du moyen-âge, avec le numéro du département : les prémontrés (Tarascon 13), les bénédictins (Ganagobie 13, Simiane-Collongue 13, Arles 13, Le Barroux 84), les bénédictines (Jouques 13, Simiane-Collongue 13, Le Barroux 84), les cisterciens (Lérins 06, Sénanque 84), les cisterciennes (Castagniers 06, Blauvac 84), les chartreux (Montrieux 83), les chartreuses (Reillanne 04), les trinitaires (Faucon-de-Barcelonnette 04, Marseille 13), les franciscains (Avignon 84, Marseille 13, Nice 06), les clarisses (Marseille 13, Avignon-Montfavet 84, Riez 04, Nice 06), les dominicains (Marseille 13, La Sainte Baume 83, Nice 06), les dominicaines (Saint-Maximin 83, Salon 13), les carmes (Roquebrune-sur-Argens 83).

Liste des 27 ordres que l'on trouve en Provence :

Chanoines de Saint Augustin

Chanoines de Saint Ruf (10 maisons)

Prémontrés (1 maison)

Bénédictins (3 abbayes chefs d'ordre) et bénédictines (8 maisons)

Cisterciens (3 abbayes) et cisterciennes (5 maisons)

Chalaisiens (5 maisons)

Hospitaliers du Saint-Esprit (7 maisons)

Antonins (8 maisons)

Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (3 grandes commanderies)

Hospitaliers du Temple (7 grandes commanderies)

Hospitaliers de Saint Lazare (10 maisons)

Trinitaires (5 maisons)

Mercédaires (2 maisons)

Dominicains (13 maisons) et dominicaines (2 maisons)

Franciscains conventuels et observants (25 maisons) et clarisses (7 maisons)

Ermites de Saint François (1 maison)

Frères sachets (15 maisons)

Frères pies (2 maisons)

Béguines de Roubaud (2 maisons)

Carmes (10 maisons)

Augustins (10 maisons)

Célestins (1 maison)

Repenties de Sainte Marie-Madeleine (1 maison)

L'exemple des franciscains : comment l'activité artistique de l'ordre a contribué à sa mission.

1- La famille franciscaine.

1-1 Les frères mineurs, franciscains, frères mineurs conventuels ou cordeliers et frères mineurs de l'Observance ou observantins.

La saga franciscaine est trop connue pour s'y arrêter longuement.

En 1209, saint François fonde à Assise en Ombrie, avec 11 compagnons, une nouvelle famille spirituelle qui va connaître un succès incroyable. A la mort du fondateur, en 1226, on compte déjà plus de **5 000 frères mineurs**, à la fin du XIIIe s, 40 000 ! En 1221, la branche séculière se développe et on assiste à la création de centaines de **fraternités de frères et de sœurs de la Pénitence**, appelé ordinairement tiers-ordre.

François avait une prédilection pour la France. Son père en avait rapporté son nom, Francesco, littéralement « le petit français ». François parlait la langue d'Oïl. Il a peut-être traversé le sud de la France lors de son voyage vers l'Espagne. Une légende tenace, depuis le XVIIe siècle dit même que sa mère, Pica, serait de Tarascon !

Ce n'est cependant pas en Provence, qu'est envoyé le premier frère, le bienheureux Pacifique, en 1217, mais à Vezelay, puis à Paris.

1-2 Les franciscains en Provence.

La Provence accueille cependant dès 1219, des **frères mineurs**, que le peuple appellera plus tard, franciscains et encore plus communément, **cordeliers**. Leur bure couleur de la cendre pénitentielle, grossière, taillée en forme de croix, est ceinte d'un simple cordon de laine. Les frères marchent nus pieds dans des soques de bois. Ils vivent dans des couvents pauvres et toujours situés en ville. C'est là leur lieu privilégié d'apostolat.

25 communautés seront créées. La plus ancienne est fondée à Arles en 1219 par le frère florentin Giovanni Bonelli, qui deviendra ministre provincial de la nouvelle province dite de Provence. Aix accueille les frères en 1220, Hyères en 1230, Forcalquier en 1236. La dernière fondation a lieu en 1292 à Riez. Le relâchement se fait sentir peu à peu avec la querelle qui oppose deux courants et qui conduira en 1517 à la partition de l'ordre en 2 entités distinctes. Les **spirituels** se réfèrent à la vie humble et pauvre de saint François. Ils refusent absolument une quelconque compromission avec l'argent. Ils donneront plus tard le courant réformé appelé **observant**. La plupart des cordeliers cependant construisent de vastes couvents munis de bibliothèque pour le studium de formation des novices et des frères-prêtres. Ils recherchent privilèges et donations pour alimenter des communautés devenues nombreuses voire pléthoriques. C'est le courant **conventuel**.

A partir du milieu du XVe s, les frères mineurs de l'Observance, ou **observantins**, popularisés par **saint Bernardin de Sienna** (1380-1444), arrivent en Provence. 13 couvents voient le jour et 4 communautés de cordeliers passent à l'Observance, donc un total de 17. Leur pauvreté touche la population et la noblesse locale leur construit des ermitages dont certains sont encore visibles comme celui de La Motte à Tarascon ou celui de Barbentane. Ils n'hésiteront pas bientôt à occuper de vastes monastères abandonnés par leurs anciens propriétaires : Saint-Pierre-des-Canons à Salon ou Saint-Paul-de-Mausole à Saint-Rémy. Ils pratiquent l'hospitalité et soignent les déficients mentaux. A Aix, leur couvent, fondé en 1464, aujourd'hui entièrement détruit, est situé en ville, et les frères surveillent sévèrement les bains des sources thermales. Six prêtres assurent aussi la vie sacramentelle des clarisses dans leur monastère double.

Lors de la partition de l'ordre en 1517, les observantins seront devenus majoritaires avec 34 000 religieux sur un total de 50 000 frères mineurs.

Le dense réseau de petites communautés a permis aux frères de se faire connaître d'un large public. Si leur style original choqua au départ nombre de fidèles parmi les hautes classes de la société, les petits au contraire les adoptèrent rapidement. Cela n'empêcha pas des dérives sur le plan de la pauvreté dans un sens d'excessif rigorisme ou au contraire de relâchement. L'ordre acquit une grande influence spirituelle et plusieurs évêques furent issus de

la famille franciscaine permettant à celle-ci de se répandre d'autant plus rapidement, en trahissant parfois l'idéal primitif.

Il y a cependant peu de trace en Provence de toute cette riche histoire. Beaucoup de couvents ont disparu. Les vestiges sont assez pauvres en regard des dominicains. Aux XVI^e et XVII^e siècle les frères ont souvent reconstruit leur ensemble conventuel et toute trace médiévale a ainsi disparu.

Il y a encore malgré tout de beaux restes à Avignon (Cordeliers-lycée Saint-Joseph), Aix (magnifique cloître dans l'Hôtel Beaumanoir) et Arles (école Saint-Charles), Forcalquier (centre d'art des Cordeliers), Valréas (l'ensemble conventuel est intact), Tarascon (très beau cloître dans le musée d'Art et d'Histoire), la belle église Saint Louis des Cordeliers d'Hyères et le charmant couvent observantin de Saint Pierre-des Canons près de Salon.

1-3 La sainteté franciscaine en Provence.

Les franciscains ont popularisé quelques saints qui ont marqué l'histoire de l'ordre et de la Provence. **Il est notable que les premiers franciscains canonisés, excepté François et Claire, ont vécu en Provence ou sont issus d'elle.**

Le plus connu est sans aucun doute **saint Antoine de Padoue** (+1231), un des saints les plus populaires du monde ! Il a vécu dans le sud de la France à Montpellier et Brive, mais c'est dans le couvent d'Arles à Trinquetaille, lors du chapitre de 1224, que saint François, en personne, lui est apparu pour authentifier ses propos aux frères.

Saint Louis de Brignoles (1274-1297) appelé aussi d'Anjou, fils du comte de Provence, devenu évêque de Toulouse et mort à 23 ans, a sillonné la Provence dont il était l'héritier. Sa vie austère le faisait ressembler à son oncle saint Louis et à saint François d'Assise. Il avait une attirance pour les pauvres, les lépreux et les petits qui faisait l'admiration de tous. Sa chasteté intransigeante et son refus d'embrasser jusqu'à sa propre mère ou sa sœur, marquèrent les esprits. Ses restes reposaient à Marseille, selon ses expresses volontés, dans le grand couvent des Cordeliers aujourd'hui complètement disparu. Jean XXII le canonisa dès 1317.

Hugues de Digne et sa sœur Douceline, sont considérés comme des saints et furent les conseillers influents du roi saint Louis.

Hugues de Digne (1205-1256) est une figure majeure de la vie religieuse et franciscaine de Provence. Fils d'un marchand de Digne, c'est à Hyères que Hugues prend l'habit chez les frères mineurs en 1236. Prédicateur réputé, il devint ministre provincial de Provence. Commentateur de la Règle de saint François, il fut très influencé par le courant inspiré par le cistercien calabrais Joachim de Flore. Ce dernier annonçait l'avènement de l'ère de l'Esprit. Les franciscains marqués par ses écrits croyaient que saint François était l'ange du sixième sceau marquant cet avènement. Ce courant dit « spirituel » eut de grandes conséquences dans l'histoire de l'ordre. On venait de très loin pour se laisser enseigner par Hugues dont la sainteté de vie bouleversa jusqu'au roi saint Louis. Son influence fut décisive sur le roi à son retour de croisade en 1254. Louis décida, sur les conseils du saint franciscain, de ne vivre que pour son salut et celui de son peuple. Hugues ne cessait de prêcher la paix. Le pape, Innocent IV aimait l'entendre et essaya de l'attirer à la cour de Rome sans succès. Le style oratoire d'Hugues était parfois sans nuance quand il comparait par exemple les cardinaux à des rongeurs et à des ânes ! Le peuple applaudissait et le considérait comme un prophète. A sa mort en 1256, il reposa dans l'église des Cordeliers de Marseille, qui dès lors fut l'objet d'un pèlerinage. Hugues de Digne présente l'intérêt de concilier de façon intelligente les aspirations les plus pures de saint François et l'évolution de l'ordre. Il est très intransigent sur la pauvreté mais admet que l'ordre se cléricalise et qu'on y promeuve des études universitaires. En ce sens il est proche de **saint Bonaventure**, général de l'ordre, et grand professeur de la Sorbonne, mystique et docteur de l'Eglise, mort en 1274. Ce dernier est d'ailleurs venu en Provence et y a laissé une statue miraculeuse à Aix, Notre-Dame de Grâce, actuellement chez les Oblats.

Sainte Douceline (1214-1274) avait connu les clarisses de Digne et fondé en 1240 les béguines de Roubaud à Hyères, transférées par la suite à Marseille où sa communauté eut un grand succès. L'idéal franciscain les animait : vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, visites aux malades, assistance aux pauvres, longs temps de prière et mortifications nombreuses attirent toute une jeunesse éprise de sainteté à l'image de saint François. Douceline connut de nombreuses extases. A sa mort, son tombeau, chez les Cordeliers de Marseille, fut le témoin de nombreux miracles qui aboutirent à sa béatification. Il est à noter que c'est une béguine originaire d'Arles, Philippine de Porcelet, qui rédige, en langue provençale, la vie de sainte Douceline en 1297. Saint Louis de Brignoles avait demandé d'être inhumé aux côtés de ces deux grandes figures du franciscanisme provençal.

Une autre figure centrale du franciscanisme provençal est **Pierre de Jean Olieu** (1248-1298). C'est une des figures marquantes de l'histoire intellectuelle occidentale du moyen-âge. Né à Sérignan dans l'Hérault en 1248, entré à 12 ans chez les franciscains de Béziers, il étudia ensuite à Paris à la grande époque de saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure. Esprit indépendant et original à la pensée puissante, il enseigne beaucoup en Languedoc. Il fut un pionnier de l'objection de conscience et théoricien du commerce de l'argent en vue du bien commun. On le critique et on le suspend 4 ans. Pierre de Jean Olieu fait partie des clercs qui condamnent la répression féroce qui anéantit les cathares selon les méthodes de l'inquisition nouvellement créée et confiée aux dominicains. Le franciscain souhaitait une réintégration plus lente et plus modérée des cathares. Son radicalisme évangélique proche de celui de saint Louis de Brignoles et de celui d'Hugues de Digne apparut comme suspect alors que les autorités royales et pontificales détruisaient les foyers cathares encore existant. Pourtant, Pierre de Jean Olieu fut un fervent défenseur du pouvoir pontifical et de l'unité de l'ordre franciscain. Son culte fut l'objet d'une intense dévotion de la part des languedociens et des provençaux depuis sa tombe dans le couvent des franciscains de Narbonne. Le pape Jean XXII, adversaire irréductible du courant des spirituels franciscains, fit jeter dans le Rhône, à Avignon, les reliques de ce grand homme vénéré comme un saint par tous les chrétiens du Sud-Est. 4 frères, qui se réclamaient de ce courant spirituel, furent brûlés vifs e 1317 à Marseille.

1-4 Les Pauvres dames, sœurs de Saint Damien ou Damianites, puis Filles de sainte Claire, clarisses.

En 1212, sainte Claire di Offreduccio (1193-1253), une fille de la noblesse d'Assise, sous la direction spirituelle de saint François, établit une nouvelle communauté à Saint Damien. 53 compagnes, des membres de sa famille, dont sa ses sœurs et sa propre mère, et des amies, suivent la Règle que Claire a rédigée tout exprès. La clôture y est rigoureuse, les grilles apparaissent, la prière et le travail intenses, la pauvreté absolue. A la mort de la fondatrice en 1253, 150 monastères comptant 5 000 clarisses se réclament de sa Règle.

Les clarisses sont nombreuses en Provence : au moyen-âge, 7 monastères accueillent les filles de la noblesse et de la bourgeoisie des villes de Avignon, fondé en 1230 du vivant de sainte Claire et qui vit toujours, Marseille, fondé un an après la mort de sainte Claire en 1254, par sa sœur, Béatrice, et qui existe toujours, Arles en 1255, Sisteron en 1282, Manosque en 1300, Aix en 1337 et Digne au XIIIe siècle puis en 1469.

Le monastère d'Aix-en-Provence mérite une mention spéciale car il a été fondé par la reine Sanche, comtesse de Provence en 1337, sur le modèle de celui de Santa Chiara de Naples, le plus grand monastère du monde à l'époque, qui abritait 600 moniales ! Le monastère d'Aix était plus modeste avec ses 60 religieuses mais il fut un modèle de régularité ayant le privilège de haute pauvreté. Leur pharmacie était ouverte aux pauvres.

On peut toujours visiter les vestiges des 3 monastères d'Aix, Sisteron et Avignon.

Quelques clarisses fameuses ont laissé quelques souvenirs dont la bienheureuse Sanche, reine de Naples et de Sicile, et comtesse de Provence, morte sous l'habit franciscain, et sainte Colette de Corbie, la grande réformatrice de l'ordre, descendue en Provence puis à Nice pour recevoir sa mission de la part du pape en plein schisme. Plusieurs monastères suivront sa réforme d'une très grande austérité.

La bienheureuse Sanche de Majorque, reine de Naples et de Sicile, comtesse de Provence est une figure majeure de l'ordre franciscain. Fille de Jacques II, roi de Majorque, et d'Esclarmonde de Foix, Sanche (Sancia) est née en 1285. Elle épouse en 1304 à Collioure, le roi Robert de Naples-Sicile, comte de Provence, duc d'Anjou, de Bar et de Lorraine. Elle devint par ce mariage belle-sœur de saint Louis de Brignoles. Elle monte sur le trône en 1309. Elle n'eut pas d'enfant viable. A la mort de son époux, qu'elle avait converti au plus pur franciscanisme, elle devint régente et tutrice de la future reine Jeanne. Elle eut pour confidente la bienheureuse Delphine de Sabran et fut influencée par son frère Philippe de Majorque, devenu franciscain radical en créant un groupe de fraticelles nommé « frères de la pauvre vie ». Le pape Jean XXII l'obligea à mener une vie conjugale normale avec son époux car elle souhaitait vivre dans la virginité perpétuelle. Elle obtint de garder auprès d'elle des clarisses et elle n'était entourée que de clercs et de frères.

Elle fonda alors, en étroite collaboration avec son époux, le plus grand monastère de la chrétienté à Naples pour les clarisses, Santo Corpo di Cristo-Santa Chiara. 600 moniales y menaient une vie extrêmement austère au point qu'on les appelait les « sepolte vive ». Une communauté de frères assurait les sacrements et la direction spirituelle des moniales. Cette véritable cité sainte, en plein cœur de Naples, est devenu le panthéon des souverains angevins et

franciscains et clarisses cohabitent toujours dans les mêmes lieux. Sanche y prit le voile en 1343 et y mourut en 1345 à 60 ans. Féministe avant l'heure, elle écrivit une lettre fameuse au pape pour lui intimer l'ordre de réformer les franciscains et en lui proposant de la nommer ministre générale de l'ordre ! Elle réussit une synthèse audacieuse entre le franciscanisme le plus exigeant et son métier de souveraine. Sanche fut proclamée bienheureuse par les autorités de la famille franciscaine et elle est honorée comme telle. Elle fonda outre Santa Chiara, 7 autres monastères de clarisses qui suivaient la Règle de Sainte Claire la plus stricte, dont un à Jérusalem, et un organisme pour nourrir les pauvres. Elle projetait de construire un complexe hospitalier dédié à Sainte Elisabeth de Hongrie.

La Provence lui doit le monastère royal de Sainte-Claire, fondé en 1337 à Aix, dont les vestiges sont toujours visibles. Quelques belles œuvres en provenance du monastère nous sont parvenues, exposées au musée Granet. Elle soutint également les autres monastères de clarisses en Provence : Manosque, Sisteron, Marseille, Arles et Avignon. Enfin, la pieuse reine permit, par son intervention auprès du pape Jean XXII, de sauver les béguines de la bienheureuse Douceline à Hyères et à Marseille, alors que le concile de Vienne les avait supprimées.

1-5 Le Tiers-ordre régulier, tertiaires, tiercelains, ermites de saint François et tertiaires régulières de saint François.

En 1289, le pape Nicolas IV, lui-même issu des franciscains, accorde une Règle particulière aux membres du tiers-ordre, fondé en 1221 par saint François pour les laïcs désireux de partager l'idéal évangélique dans le monde.

Quelques frères non mariés se regroupent en fraternité au XIVe siècle et le mouvement gagne toute l'Europe comprenant bientôt plusieurs milliers de tertiaires réguliers. L'ordre ainsi créé est appelé aujourd'hui TOR.

On trouve en Provence une communauté de ce type à Mimet au sanctuaire de Notre-Dame des Anges depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'au début du XVIIe siècle.

Une branche féminine se propage d'abord en Allemagne depuis l'hôpital des Franciscaines de Dillingen fondé en 1241, puis rapidement depuis Foligno où la bienheureuse Angeline de Marsciano fonde la première communauté non hospitalière en 1397. A la fin du XVe siècle elles comptaient 135 maisons pour 4 000 religieuses. Elles ne furent cloîtrées qu'après le concile de Trente à la fin du XVIe siècle.

On peut rattacher à cette mouvance les béguines de Roubaud de la bienheureuse Douceline, établies à Hyères puis à Marseille.

1-6 Les frères et sœurs de la Pénitence, les frères et sœurs du Tiers-ordre séculier ou tertiaires.

Fondé en 1221 par saint François pour les laïcs désireux rester dans le monde et vivre l'esprit évangélique à la manière des franciscains, le fondateur, par deux lettres à tous les fidèles, donne les grandes orientations à vivre : esprit de pauvreté volontaire, refus du port des armes, assistance au prochain dans les œuvres de charité, esprit de mortification et de prière, participation aux bénéfices spirituels de l'ordre. La Règle de 1289 fixe ces objectifs.

Toute l'Europe se couvre de fraternités mixtes autour des couvents de frères. Elles diffusent l'esprit de saint François dans la société, essentiellement dans les villes. Elles sont à l'origine de la création de nombreuses œuvres hospitalières et d'assistance pour les plus pauvres ainsi que la création des Monts-de-piété à la fin du XVe siècle.

En Provence des personnalités éminentes adhèrent à ce mouvement dont de nombreux membres de la Cour comtale, des bourgeois, des commerçants et artisans. Les plus connus forment un couple exceptionnel, saint Elzéar et la bienheureuse Delphine de Sabran.

Saint Elzéar de Sabran (1283-1323) et son épouse la **bienheureuse Delphine de Puimichel** (1284-1358) ont vécu l'idéal franciscain au sein du Tiers-Ordre à Ansouis près d'Aix et à Apt. Ils eurent une apparition fameuse de la Trinité dans l'église des Cordeliers d'Aix. Elzéar eut d'importantes responsabilités dans le domaine diplomatique pour le compte du roi de Naples, comte Provence. Delphine mourût dans la pauvreté absolue, chère à François, à Apt. Si son mari fut canonisé dès 1369, par le pape Urbain V, ancien moine de Saint-Victor de Marseille, les franciscains ne réussirent pas à faire canoniser Delphine ; son radicalisme évangélique la rendait suspecte et de plus sa virginité assumée au sein du couple gênait les prélats chargés des causes des saints.

2- La mission des franciscains et son incidence dans l'art.

La famille franciscaine s'appuie sur l'idéal évangélique initié par le Christ et redonné à l'Eglise universelle au XIII^e siècle par saint François d'Assise. Saint François a reçu cette mission particulière lors de sa rencontre fulgurante avec le Christ dans la chapelle Saint-Damien d'Assise. Il a entendu le Seigneur lui dire : « **Va, François, et répare mon Eglise qui tombe en ruine.** » François avait compris l'injonction du Christ dans son sens matériel et il répara la chapelle. Mais très vite, il comprit que c'était la grande Eglise qu'il fallait reconstruire.

Le charisme ou la vocation de l'ordre franciscain est d'étendre le règne d'amour du Christ dans la société et dans le monde par l'Eglise. Il a donc une incidence sur l'art. On peut parler d'art inspiré par le franciscanisme dans la mesure où la spécificité du message de saint François a été servie par des artistes souvent issus de l'ordre, ou faisant partie de la mouvance franciscaine. En ce sens **l'art franciscain a été un agent du message que l'ordre voulait diffuser.**

Pour saint François, l'Eglise est « notre mère », les chrétiens qui la composent ses enfants, les ministres qui la gouvernent des pasteurs au service des âmes à sauver. C'est par **l'esprit de haute pauvreté** que le chrétien peut s'abandonner au Christ et faire grandir sa foi, laisser rayonner son amour pour le prochain et témoigner de tout cela aux plus lointains. La mission est universelle, elle prétend toucher tous les hommes sans exception aucune. C'est pourquoi on appelle François, le « petit pauvre d'Assise », « poverello » en italien, et le « frère universel ».

C'est par la « **sequela Christi** », c'est-à-dire marcher à la suite du Christ ou « l'imitation du Christ », que l'on pourra redevenir véritablement enfant de Dieu comme au jour de notre baptême.

Pour ce faire il faudra se mettre en perpétuelle conversion, ce que François appelle la « **poenitentia** ».

La méditation de l'Evangile, les sacrements en particulier l'eucharistie et la confession des péchés, la vie fraternelle et une ardente charité envers les plus pauvres sont les moyens privilégiés pour vivre cette conversion permanente et perpétuelle.

3 axes sont privilégiés : la prière, la mission et la compassion.

L'art dit « franciscain » sera un instrument au service de ce triple idéal au point que Ernest Renan a pu écrire de façon emphatique : « Ce mendiant est le père de l'art italien ». Il faut plus justement dire que c'est son ordre qui fut à l'origine de cet art pour magnifier son fondateur et son programme.

2-1 La prière franciscaine.

2-1-1 Les grands axes de la prière franciscaine.

Le frère mineur se reconnaît tout petit devant Dieu, c'est ce que François appelle la minorité, du latin, « minores », les petits, qu'il oppose aux « majores », les puissants.

Pour rester petit et pauvre il faut vivre avec le Christ, qui s'est fait tout-petit en devenant homme.

François aime méditer sur les deux plus grands mystères du christianisme : **l'Incarnation et la Passion-Rédemption.**

La prière franciscaine est donc centrée sur la méditation de la naissance de Jésus, de la Passion de Jésus et de sa mort sur la croix, puis de sa résurrection.

C'est une prière qui s'appuie sur les Evangiles et singulièrement celui de Saint Jean. La radicalité du quatrième évangile plaisait à François. Il se faisait lire tous les jours le récit de la Passion selon saint Jean. Il versait alors d'abondantes larmes.

François aime la prière d'adoration. Dès qu'il entre dans une église, il se prosterne et dit cet acte d'adoration : « Nous t'adorons Seigneur Jésus-Christ ici et dans toutes les églises qui sont dans le monde entier et nous te bénissons d'avoir racheté le monde par ta Sainte Croix. » Tous ce qui touche à la messe le bouleverse. Il demande que les églises soient propres, ornées, décorées de choses précieuses et que la Parole de Dieu comme le Saint Sacrement soient entourés d'infini respect. Sainte Claire et ses sœurs confectionnent des ornements, des linges sacrés et les offrent aux diverses paroisses pour honorer le Seigneur dans la sainte eucharistie. Cette tradition, inaugurée en 1213 au monastère de Saint-Damien d'Assise, perdure encore aujourd'hui.

François aime aussi la prière d'intercession. Il goûte l'office divin, appelé « Opus Dei », « l'œuvre de Dieu », et demande aux membres de la famille franciscaine de célébrer dignement l'office dans le bréviaire de Rome, « recto tono », pour mieux s'approprier le texte biblique. Il aime particulièrement les 150 psaumes de la Bible et en compose lui-même.

François insiste sur la louange. Il veut que tout franciscain soit capable de louer Dieu en toute circonstance. Il chante, en français souvent, et improvise des prières d'action de grâce.

La musique sacrée trouvera aussi sa place, car François aimait beaucoup la musique et les cantiques sacrés comme les chants profanes.

Il existe une réelle tradition musicale franciscaine qui réussit une synthèse harmonieuse entre la gravité du chant monastique et la verve populaire de l'Ombrie et de la Toscane, les fameux « **Laudi** » connus à Cortona puis diffusés dans toute l'Europe. Ces chants sont interprétés en dehors des célébrations religieuses proprement dites. Les franciscains inventent les chants populaires d'inspiration chrétienne.

L'amour de la Croix revêt chez saint François une intensité particulière à travers sa conversion devant la **Croix de Saint-Damien, les stigmates et les « conformités »**. En 1224, deux ans avant sa mort, sur le mont appelé La Verna, en Toscane, François est conformé totalement au Christ en recevant dans sa chair l'impression des stigmates de sa Passion. L'emblème de l'ordre sera par la suite le bras dénudé du Christ portant les stigmates, croisé avec le bras de François en bure et portant lui aussi les stigmates. Le tout est surmonté d'une croix.

Le chemin de la Croix, « via Crucis », a été également popularisé par les frères dès le moyen-âge et c'est un franciscain du XVIIIe siècle, saint Léonard de Porto-Maurizio, qui fixera à 14 les stations.

La prière mariale tient une grande place chez les franciscains. Ils sont les promoteurs du culte rendu à **l'Immaculée-Conception**, patronne principale de l'ordre et les plus grands théologiens de l'ordre ont toujours cru au futur dogme de 1854. Notre-Dame des Anges est un titre usuel car il fait référence à la chapelle prêtée par les bénédictins d'Assise à François, la Portioncule, qui est le berceau de l'ordre depuis sa naissance en 1209. C'est là que François a fondé son ordre, consacré sainte Claire, c'est là qu'il a obtenu le Pardon et la grande indulgence du 2 août et là qu'il rend son dernier soupir dans la nuit du 3 au 4 octobre 1226. Les franciscains ont popularisé **l'Angelus** dans toute la chrétienté.

Le culte des saints est très vif chez saint François. Il a une nette préférence pour saint Jean-Baptiste, son modèle dont il portait originellement le nom, « Giovanni », les figures émouvantes des vierges martyres, telles qu'Agnès de Rome et Catherine d'Alexandrie, le touchent, la pénitente sainte Marie-Madeleine est très présente, les apôtres et la figure médiévale de saint Martin de Tours, héros de la charité, lui rappellent son itinéraire propre.

Les saints de l'ordre vont très vite donner lieu à des représentations démultipliées à l'envi : saint François et sainte Claire, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, saint Louis de Brignoles ou d'Anjou, sainte Elisabeth de Hongrie auxquels on peut adjoindre saint Louis de France, modèle des rois chrétiens dans l'esprit franciscain. Ils sont tous canonisés avant la fin du XIIIe siècle. L'école de Cimabue puis de Giotto et l'école siennoise avec Simone Martini et les frères Lorenzetti, qui travaillent tous au décor des 2 basiliques d'Assise, vont populariser ce culte des saints franciscains. Ce sont comme les lettres de noblesse de la nouvelle famille religieuse.

Mais c'est la messe qui a la plus grande prédilection de François. C'est le seul lieu et le seul moment où nous pouvons toucher Dieu réellement présent sous l'humble hostie et le vin consacré devenu vrai Corps et vrai Sang du Christ ressuscité.

Pour François la vie chrétienne n'est pas autre chose qu'une eucharistie continuée dans la vie de tous les jours ; comme le Christ s'offre par les mains du prêtre et se donne, je dois donner ma vie et l'offrir chaque jour par l'amour.

On sait combien sainte Claire aimait l'eucharistie. Elle sauva sa communauté des mains des soldats mongols, en exposant le ciboire qui contenait le Corps du Christ sur le seuil du réfectoire de Saint-Damien. C'est la raison pour laquelle on représente toujours la sainte ornée d'une monstrance ou d'un ostensor.

2-1-2 L'art au service de la prière chez les franciscains.

Tout couvent franciscain, et a fortiori tout monastère de clarisses, comporte un certain nombre d'éléments fondamentaux : la chapelle, des oratoires pour les dévotions particulières liées à un mystère de la vie du Christ ou de la Vierge Marie, les lieux de vie comme le réfectoire, la cuisine, la salle de communauté ou chapitre, le dortoir, les communs.

L'église est lieu principal et le plus orné. Notons tout d'abord que les édifices franciscains de Provence ne peuvent rivaliser avec ceux des dominicains, célestins ou des anciens ordres comme les bénédictins ou les hospitaliers. L'influence rigoriste du courant des spirituels n'aura pas permis la construction de magnifiques basiliques comme on peut en voir en Italie à l'instar de celles d'Assise, tant décriées par les franciscains observants. Sans doute les églises d'Avignon ou de Marseille devaient être vastes et bien décorées. Une gravure de la fin du XVIII^e siècle montre l'intérieur de l'église des Cordeliers d'Avignon ; elle est très grande et on imagine les multiples décors aujourd'hui entièrement disparus. Mais celles d'Arles ou Aix par exemple, restent modestes.

Toutes les églises des cordeliers ou des clarisses qui nous sont parvenues présentent le même plan type très simple : une nef large, pour contenir le maximum de fidèles pendant les prédications. Celle des Cordeliers d'Aix, achevée vers 1340, mesure 45 mètres de long sur 10 mètres 50 de large, mais on lui adjoignit deux nefs supplémentaires en raison de l'affluence des fidèles. Il est vrai qu'elle abrite la statue miraculeuse de Notre-Dame de Grâce, qui attire des foules de pèlerins. Elle ne sera cependant consacrée qu'en 1516 ! Le style est résolument ogival. La façade est sobrement percée d'un oculus, comme à Valréas ou d'une rosace, comme à Hyères. Le portail est des plus simples et dépourvu de statuaire. Seuls les chapiteaux et les clés de voûte reçoivent une légère décoration florale ou animale héritée du bestiaire médiéval.

Par la suite, les grandes familles qui soutiennent les frères, à l'instar de la famille comtale d'Anjou, font aménager des chapelles en perçant les murs gouttereaux. Lieu de sépulture des membres de la famille, celle-ci l'embellit, et par testament et diverses donations institue des fondations de messes. Cet apport financier n'est pas négligeable mais il trahit un changement de mentalité et d'époque. Les blasons et inscriptions rappellent au visiteur l'appartenance de la chapelle à ces familles. Ces chapelles sont dédiées aux saints de l'ordre, aux mystères de la vie du Christ et de Marie, privilégiés par les franciscains. Les Cordeliers d'Aix possèdent les chapelles de saint François, Saint Jacques, Saint Antoine de Padoue, Saint Louis d'Anjou, Saint Elzéar et Sainte Delphine, du Crucifix, de l'Annonciade, de Notre-Dame de Grâce, de Saint Bernardin, de Saint Symphorien. Bientôt les confréries, les corporations et les métiers voudront faire de même. L'église des Cordeliers de Valréas est un bon exemple de cette colonisation de l'espace religieux par les donateurs qui achètent un peu somme toute leur paradis ! A Hyères dès 1260 la famille de Fos fait édifier deux tombeaux plaqués sur la façade et vers 1370 la grande église des frères accueille des chapelles latérales dévolues aux grandes familles.

La nef se termine par le sanctuaire qui contient le tabernacle avec la présence réelle et la lampe du sanctuaire alimentée par l'huile offerte par les fidèles ou quelques généreux donateurs. Les frères chantent l'office dans des stalles très simples en bois. Le chœur des religieux est séparé des fidèles par une cloison sur laquelle s'appuie l'autel et le tabernacle. Les fidèles entendent le chant des offices mais ne voient pas les frères.

Chez les clarisses la grille solidement barreaudée ne permet pas aux fidèles d'apercevoir les moniales, ni à celles-ci de voir le célébrant. Elles communient 7 fois par an, mais pas plus, par un petit grillon sur le côté gauche de l'autel.

La décoration est sobre voire inexistante. Les basiliques d'Assise ont certes inspiré les artistes, mais en Provence nous n'avons aucun décor de ce type de l'époque médiévale. Tout au plus l'église et le couvent de Valréas ont conservé quelques traces minimales d'un décor géométrique sommaire. Sans doute que les églises des grandes villes comme Aix, Marseille, Avignon ou Arles avaient des décors intéressants, aujourd'hui disparus.

Un seul exemple a été conservé dans le Sud-Est, **le décor retrouvé du couvent des Cordeliers d'Embrun.**

Tous les thèmes de la spiritualité franciscaine y sont visibles dans ce qui nous reste de l'église conventuelle et des pièces restantes du couvent. **La centralité du Christ y est éloquente ainsi que la vie de saint Antoine de Padoue si populaire.** La vie de saint François en revanche a disparu avec des parties du bâtiment, détruites assez récemment, dans les années soixante-dix. Le décor est exceptionnellement riche et de qualité. Le couvent a été fondé par le pape Clément VI le 7 mars 1352 pour lutter contre les Vaudois. Le décor date des années 1440. On pense qu'il est dû à l'école de peinture des Jacquero.

Les chapelles étaient ornées de **tableaux et retables** aujourd'hui dispersés ou détruits. A Aix, chez les Cordeliers on pouvait admirer par exemple 4 retables du XVe siècle : celui des Stigmates, un autre de La Vierge entourée de Saint Jacques et de Sainte Catherine (1482), puis celui de Saint Antoine de Padoue (1498) et enfin celui du maître-autel datant de 1420 représentant la Vierge entourée des saints François, Antoine, Louis et Jacques.

Aix possède encore 4 panneaux sur bois, provenant du monastère royal des clarisses : un beau tableau de Saint Louis de Brignoles entouré de la reine Sanche et du roi Robert, fondateurs du monastère des Clarisses d'Aix en 1337, ainsi qu'un diptyque représentant l'annonciation et la nativité, du XIVe siècle (1340-1343), visibles au musée Granet. L'adoration des mages se trouve en revanche à New York. Ces œuvres, typiques du mouvement franciscain, sont de la main d'un disciple napolitain de Giotto (1267-1337). Ce dernier était tertiaire franciscain. Certains critiques attribuent les peintures au peintre florentin lui-même. Il se peut en effet que, lors de la fondation du monastère d'Aix, le couple de souverains ait offert aux moniales un triptyque disponible et prestigieux du grand maître toscan peint quelques années auparavant. Par la Maison d'Anjou, Giotto fait son entrée en Provence comme dans le Comtat et à Avignon grâce aux cardinaux et particulièrement Jacopo Stefaneschi, qui fut à Rome un de ses commanditaires. Vasari fait même état d'un séjour du peintre en Avignon vers 1333-1334.

La **statuaire** franciscaine a laissé quelques traces significatives : une belle descente de croix polychrome des Cordeliers à Salon, visible dans la collégiale Saint-Laurent, ainsi qu'une belle Vierge à l'Enfant, ces deux œuvres sont du XVe siècle, et à Aix, deux statues de la Vierge Marie à l'Enfant, une du XIIIe siècle, Notre-Dame de Grâce offerte par saint Bonaventure aux Cordeliers et une du XIVe siècle provenant des Clarisses, actuellement à la collégiale Sainte Marthe de Tarascon. Le style en est assez particulier puisqu'il met en valeur l'humanité du Christ et de sa mère, avec une verve populaire typique de la spiritualité franciscaine. On est loin des œuvres savantes et hiératiques de l'art des grands ordres religieux tels que les dominicains ou les ordres plus anciens. Il y a comme une marque de fabrique franciscaine.

Les **sacristies** recélaient quelques trésors aujourd'hui dispersés. L'orfèvrerie a disparu entièrement à la Révolution, tel l'ostensoir offert par la reine Sanche aux Clarisses d'Aix, fabriqué à partir de sa propre couronne. Quelques reliquaires ont échappé à la dispersion comme celui de saint Louis de Brignoles à Marseille. Les ornements ont souvent souffert de leur fragilité mais il existe une exception notable. La **chape de saint Louis de Brignoles** est conservée miraculeusement dans la basilique de Sainte-Marie-Madeleine à Saint-Maximin. Elle date du XIIIe siècle. Les principaux mystères de la vie du Christ et de Marie s'y déploient avec un luxe de détails et de raffinement exceptionnels. Cette chape pose d'ailleurs quelques problèmes car son luxe semble s'opposer à la volonté expresse du saint de vivre pauvrement et de ne jamais déroger à cet idéal. On peut penser que Louis, en vrai fils de saint François, voulait honorer le Seigneur dans la liturgie par cet ornement exceptionnel. Le programme iconographique de la vie du Christ et de Marie est complet, tel un catéchisme en image.

Le **cloître** est aussi un lieu de méditation, comme un lieu de circulation. Des bienfaiteurs pouvaient y élire sépulture. Très peu de cloîtres franciscains nous sont parvenus. Ceux d'Aix et de Tarascon sont les plus spectaculaires, mais ils datent du début du XVIe siècle. Ceux de Valréas, Forcalquier ou d'Avignon restituent bien l'atmosphère humble de ces lieux charmants. On trouvait souvent une galerie ajourée en forme de loggia dans le goût italien. C'est le cas à Valréas. Des chapiteaux au sobre décor de feuillage et de fines colonnettes en sont les seuls ornements. Là encore on est loin des cloîtres grandioses des dominicains, des carmes ou des célestins, sans parler des ordres plus anciens. On peut donc affirmer, qu'en Provence, l'ordre fut fidèle à la pauvreté demandée par saint François.

Les monastères de clarisses ont encore plus souffert des destructions. Aix et Avignon offrent quelques beaux restes suggestifs.

2-2 La mission franciscaine.

2-2-1 L'art de la prédication et du témoignage.

Saint François aimait la solitude, les ermitages retirés et les longs temps de prière dans un face-à-face brûlant avec le Christ. Mais c'est aussi un ardent apôtre, un missionnaire incomparable, un prédicateur infatigable. Ses sermons sont empreints de simplicité, tissés d'anecdotes morales et savoureuses, beaucoup d'humour populaire, à la manière des paraboles de Jésus.

Il demande expressément aux frères de ne jamais prêcher de façon savante mais d'édifier les auditeurs en leur prêchant **l'amour des vertus et la haine des vices**.

Cependant, assez vite, en accueillant des universitaires renommés comme Antoine de Padoue, Bonaventure, Pierre de Jean Olieu, Alexandre de Halès ou Jean Dun Scot, la prédication franciscaine va évoluer dans un sens plus subtil et une théologie plus raffinée. Des bibliothèques sont alors créées avec des studia pour la formation des clercs de l'ordre. Avignon, Marseille, Arles ou Aix possèdent ce genre de lieu de formation. Leurs bibliothèques ont souffert de la Révolution mais quelques livres sur parchemin ont pu être sauvés dans ces quatre villes importantes.

Les « Vies » de saint François, en particulier celles de Thomas de Celano, la Légende des Trois Compagnons, les Fioretti plus tard, insisteront sur l'évangélisme foncier de frère François. Ces biographies du saint seront le contrepoint des savantes élucubrations des frères lettrés. Saint Bonaventure sera obligé même de faire disparaître tout ce matériau primitif pour calmer les esprits. Il rédigera la « Legenda major » pour les clercs et la « Legenda minor » pour les frères et le grand public. Ces deux biographies rédigées dans un style élégant présentent un saint François équilibré et pouvant rallier toutes les tendances de l'ordre qui se déchiraient sur la validité des études théologiques, la possession de livres et le sens de la pauvreté selon le saint fondateur.

2-2-2 La prédication par l'art.

L'art selon saint François est au service de la prédication de la vérité du Christ.

Outre les vies du Christ et de Marie, déjà évoqués, les peintres qui travaillent pour l'ordre mettent en évidence l'aspect moral voire moralisant de la prédication franciscaine. **Les Miracles de saint François, Fioretti et les « exempla »** sont traduits dans un langage familier par les peintres avec des couleurs vives, des personnages souvent savoureux, aux gestes et mimiques réalistes. Il se dégage de ces images une indéniable poésie populaire loin des fresques savantes aux allégories absconses pour le peuple.

On insiste sur la Passion du Christ avec beaucoup de réalisme. Les peintures d'Embrun et les descentes de Croix l'attestent.

A partir du milieu du XIVe siècle, 3 grands fléaux menacent l'Europe : la peste (1348), qui anéantit un tiers de la population, la guerre de Cent-Ans entre la France et l'Angleterre, qui ne s'achève qu'en 1453, le grand schisme d'Occident, qui voit l'élection de 2 puis 3 et bientôt 4 papes, qui commence en 1378 et ne s'achève qu'en 1418.

Des prédicateurs orientent la peur des populations vers une conversion extrême. Le prophétisme touche à son paroxysme. On attend la délivrance de tous ces antéchrists qui déchirent la tunique du Christ. On parle de fin des temps.

Une figure féminine franciscaine joue un grand rôle ; **sainte Brigitte de Suède (1303-1373)**, mère de 8 enfants, dame de la plus haute noblesse suédoise, pèlerine jusqu'à Compostelle et en Terre-Sainte, est considérée comme prophétesse. Ses visions extatiques, son amour de la Passion, son appartenance au Tiers-Ordre franciscain la rattache à notre sujet. Elle est passée en Provence, à Avignon où elle fustige le pape de ne pas retourner à Rome, à Tarascon où elle prie sainte Marthe et à Arles. Ses prophéties et ses visions vont inspirer les imagiers. Une dominicaine, **sainte Catherine de Sienne (1347-1380)** prendra le relais.

On doit enfin mentionner le rôle des **frères de l'Observance**. Dès le milieu du XIVe siècle, au cœur de cette effervescence millénariste, les frères observants reviennent aux fondamentaux du franciscanisme. On assiste à une véritable refondation de l'ordre avec des figures comme le bienheureux Paolo Trinci (1309-1391) à Foligno, **saint Bernardin de Sienne (1380-1444)** dans toute l'Italie, appelé le nouveau saint François, saint Jacques de la Marche et saint Jean de Capistran.

Ils arrivent en Provence au milieu du XVe siècle. Les cordeliers ne les verront pas d'un bon œil. Pourtant leur exemple fait tache d'huile.

Ce courant retrouve le contact direct avec les petits et les humbles. Les frères observantins vivent dans des petits couvents pauvres, dont certains nous sont parvenus comme à Tarascon, Barbentane, Draguignan ou Saint-Pierre-des-Canons près de Salon. L'idéal primitif d'une vie pauvre et laborieuse au contact avec les populations, la prédication dans le style de saint François, tout cela plaît. Ce mouvement met à l'honneur le **Saint Nom de Jésus** et diffuse

l'emblème que Bernardin de Sienne fait apposer sur toutes les maisons et les bâtiments publics. Ce disque du monogramme « IHS », premières lettres du nom de Jésus en latin, mais qui peut aussi dire « Jésus sauveur des hommes », est entouré de flammes symboles de la charité du Christ irradiant la terre entière. On y trouve aussi les clous de la Passion, rappelle des stigmates du Christ et de François. Plusieurs édifices portent encore ce symbole franciscain.

Sainte Colette de Corbie (1381-1447), réformatrice des couvents de frères et des monastères des clarisses, appartient à ce courant. C'est à Nice, auprès du pape d'Avignon Benoît XIII, qu'elle obtient l'autorisation de réformer l'ordre. Elle obtint du pape, ce qu'avait rêvé de faire, un siècle auparavant, Sanche de Majorque, reine de Naples.

Plusieurs monastères de la région, dont Aix et Marseille, connaîtront cette réforme exemplaire et promise à une longue fécondité.

L'art est ici au service de l'austérité de la vie des frères et des moniales dans le plus pur esprit du petit couvent des origines, Saint-Damien à Assise.

Cette austérité est aussi éloquente que les prêches des frères !

C'est elle qui attire les vocations. Elles furent très nombreuses, non seulement à cause des prédications des frères, mais surtout à cause du témoignage des religieux.

2-3 L'humanisme franciscain.

2-3-1 La compassion franciscaine.

Saint François s'approche de tout homme en voyant le reflet du Christ en lui. Il est touché par sa rencontre avec le lépreux qui fut déterminante.

Cette compassion pour les faibles et les petits se traduit par l'accueil au couvent des personnes les plus pauvres auxquelles on offre nourriture, vêtements, et médecines. Les observants iront jusqu'à se spécialiser dans l'accueil et les soins des personnes déficientes sur le plan mental à Saint-Paul-de-Mausole à Saint-Rémy-de-Provence, où plus tard sera interné Van Gogh, et à Saint-Pierre-des-Canons près de Salon.

Les franciscains s'intéresseront également au domaine social et économique, au cœur des cités en pleine mutation. Ils seront à l'origine de nombreux établissements hospitaliers et d'assistance aux plus démunis, en lien avec le tiers-ordre. Saint Bernardin et ses observantins lutteront de toutes leurs forces contre l'usure. Barnabé de Terni en 1462 puis le bienheureux Bernardin de Feltre populariseront les Monts-de-Piété qui vont se multiplier en Europe à partir de la fin du XVe siècle. Des ligues pour la paix seront créées par saint Antoine de Padoue qui feront école. Au terme de prédications qui pouvaient durer jusqu'à 5 heures, sur les places ou dans les églises des frères, les fidèles devaient manifester leur sincère repentir en se confessant, en brûlant des objets de luxe sur les bûchers de vanité, et en se réconciliant publiquement avec leurs adversaires.

On peut parler d'humanisme franciscain. Dante, le grand poète de Florence, sera lui-même tertiaire franciscain, et avec Pétrarque, il lancera le mouvement culturel appelé « Rinascimento », « Renaissance », qui doit beaucoup à la sensibilité franciscaine.

2-3-2 L'art au service de l'humanisme franciscain.

On a noté depuis longtemps l'influence du message franciscain sur les arts. Saint François a apporté à l'Occident cette tendresse, cette poésie, cette sensibilité à tout ce qui a trait à l'humain, au respect de la Création et cette attention aux petits, aux malades, aux femmes et aux enfants, mais aussi à l'étranger et en particulier aux musulmans.

Le général de l'ordre, Giovanni da Murro fait appel à Giotto en 1296 pour décorer les 2 basiliques dédiées au saint fondateur, construites sur son tombeau sous l'impulsion de frère Elie de Cortona dès la canonisation de 1228.

Giotto et ses successeurs s'emparent de ce message si novateur pour créer un art nouveau. Ils font sortir la peinture du hiératisme des icônes. Ils introduisent l'élément humain, la vie quotidienne, les anecdotes émaillant les vies de saints, les éléments de la nature, faune et flore. Ils inventent aussi un nouvel espace en 3 dimensions en créant la

perspective. Ils font sortir les fidèles de la contemplation des figures de saints éthérés et éloignés des préoccupations des vivants. Les représentations franciscaines sont le miroir du monde présent. Au cœur de celui-ci la figure du Christ, de Marie, des saints, est comme totalement immergée. Il s'établit alors une proximité entre le Christ et les fidèles, inconnue jusqu'alors. L'art franciscain vise à manifester la logique de l'incarnation. Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit « divinisé » en quelque sorte. Tout ce qui est humain, tout ce qui est de la nature, deviennent chemin vers Dieu.

2-3-3 Les franciscains et le politique.

Il semble paradoxal que l'ordre franciscain, qui vise l'évangélisation des plus pauvres, et qui fait de la pauvreté un genre d'étendard, ait frayé constamment avec les puissants de toutes les époques. François voulait que tous les hommes connaissent le Christ et soient sauvés, les riches et les puissants compris ! Lui-même était issu de la riche bourgeoisie marchande d'Assise, Claire était issue de la noblesse ombrienne. Nombre de frères étaient issus de la noblesse locale comme Bernard de Quintavalle ou de la bourgeoisie, toutes les premières clarisses étaient les parentes ou les amies de sainte Claire, elles étaient nobles et c'est la raison pour laquelle on les qualifiait de « Dames ».

Les élites ont tout de suite compris leur intérêt en soutenant un ordre qui pratiquait une inflexible orthodoxie en matière religieuse et prêcher une morale exigeante. L'exemplarité des fils et des filles de saint François était garante de leur sérieux et de la solidité de cette nouvelle famille religieuse.

Elle s'adapta à ce changement d'époque que fut le XIIIe siècle. Avec saint François une ère nouvelle s'ouvrait. Sans doute le joachimisme qui annonçait cette ère joua un grand rôle dans l'accueil de ces nouveaux acteurs du renouveau de l'Eglise.

Ferment dans la pâte humaine, les franciscains ont fécondé leur temps par un total engagement dans la société y compris dans le domaine politique. L'évangile fut appliqué aux réalités terrestres. Le XIIIe siècle est comme un laboratoire de ces expériences dont certaines ont perduré jusqu'à nous.

En Provence, l'avènement de la Maison d'Anjou, avec le mariage de Charles 1^{er} d'Anjou, frère de saint Louis en 1246 avec Béatrice de Provence, coïncide avec l'extension de l'ordre franciscain. Les Comtes ont toujours encouragé la famille franciscaine, comme le grand saint Louis (+1270), référence et modèle de sainteté incontesté pendant plus d'un siècle. Plusieurs membres de la famille comtale embrassèrent la vie franciscaine comme Louis de Brignoles et Sanche de Majorque. Celle-ci favorisa de toute son autorité la présence franciscaine à la Cour au point de la transformer en véritable monastère royal ! Ce n'est pas le plus petit des paradoxes !

En retour les Comtes et généralement les puissants se sont servis des religieux pour leurs affaires au risque de leur faire perdre leur charisme et leur vocation. Tout le débat autour des études, des privilèges et de la pauvreté a été aussi vif et même violent à cause des dérives causées par cette union du trône et de la bure.

Le pape Jean XXII trancha en faveur du politique. Il faudra les réformes de l'Observance au XVe siècle pour retrouver l'élan premier du poverello d'Assise. Mais l'histoire de l'ordre franciscain n'est qu'une perpétuelle recherche du retour aux sources. Ainsi succéderont aux Observants, les Capucins, puis les Riformati, les Alcantarins, les Récollets, les Picpuciens, et aujourd'hui les Rinovati, les Fratelli di San Francesco, franciscaines de l'Evangile et autres frères et sœurs toujours en quête de l'absolu du petit pauvre d'Assise : vivre du Christ, par Lui, avec Lui et en Lui. Les dernières paroles du saint sont à ce titre inspirantes : « Commençons à nous convertir car ce que nous avons fait jusqu'à présent est peu de chose » !

